LA GUERRE EUROPÉENNE
&

La Question du Slesvig

LE PASSÉ
PAR H.-P. HANSEN

LES LIENS INDESTRUCTIBLES
Par J.-C. MÖLLER

TRADUCTION ET INTRODUCTION
Par Jacques de COUSSANGE

LIBRAIRIE CHAPELOT
1918

La Question du Slesvig

LA GUERRE EUROPÉENNE
&

La Question du Slesvig

LE PASSÉ

PAR H.-P. HANSEN

LES LIENS INDESTRUCTIBLES

Par J.-C. MÖLLER

TRADUCTION ET INTRODUCTION

Par Jacques de COUSSANGE

LIBRAIRIE CHAPELOT

1918

INTRODUCTION

De tous les pays opprimés qui attendent de notre victoire leur délivrance, le Slesvig est un de ceux dont les revendications s'imposent à nous avec le plus d'insistance. Ces revendications s'appuient sur des raisons historiques et des raisons morales. La perte du Slesvig par le Danemark et l'agression brutale dont ce pays a été l'objet ouvrent l'ère des conquêtes prussiennes qui ont préparé et rendu possible la guerre actuelle. Cinquante-trois années se sont écoulées depuis et la population danoise du Slesvig est toujours restée fidèle à la patrie dont la violence l'avait séparée; elle a continuellement manifesté son désir d'être de nouveau réunie au Danemark.

Personne ne pouvait mieux exprimer ses sentiments et ses espérances que les Danois eux-mêmes ; c'est pourquoi nous avons préféré leur laisser la parole en traduisant et présentant ici deux études danoises qui sont parmi les meilleures qu'on ait

écrites pendant la guerre actuelle; l'une, celle de M. H.-P. Hansen, donne l'histoire du Slesvig jusqu'à l'annexion; l'autre, celle de M. J.-C. Möller, dépeint sa résistance à la germanisation de 1864 à 1914.

*
* *

De tout temps, le Slesvig a été danois; il est le théâtres des luttes du Danemark contre les Saxons et les Vendes. Ses rois y élèvent un mur, le *Danevirke*, pour arrêter les invasions de leurs voisins du sud, et la prise de ce rempart en 1864 sera la première victoire des armées austro-prussiennes pendant leur campagne; leur dernière sera la prise de Dybböl, dans le Slesvig du Nord, qui marquera la fin de la lutte héroïque des Danois. Le sort avait voulu que le Slesvig, devenu apanage des cadets de la famille royale, se fût trouvé, au cours de l'histoire, gouverné par les mêmes ducs qui régnaient sur le Holstein, terre allemande faisant partie du Saint-Empire romain. Cette union artificielle a créé une confusion dont les Allemands se sont servis pour répandre la légende que le Slesvig aussi était allemand et pour mêler l'idée de nationalité, faussement appliqué ici, à une guerre de rapine.

La négligence des rois de Danemark leur avait fourni un autre atout; ces souverains, dont la cour

même était germanisée, avaient laissé la langue allemande pénétrer dans le sud du Slesvig. Depuis le XVIe siècle, depuis la réforme jusqu'au milieu du XIXe siècle, la limite de la langue est montée lentement; elle s'est arrêtée à une ligne presque horizontale qui partant de la côte orientale passe entre la presqu'île d'Angel et l'île d'Als, fait une courbe au-dessus de Flensborg, et aboutit dans la mer du Nord au sud de Tönder.

Le réveil danois, la réaction contre la bureaucratie germanisée sont partis des paysans eux-mêmes. C'étaient des paysans, ces Nis Lorenzen, ces Peter Hjort-Lorenzen, ces Hans Nissen, ces Laurids Skau qui, comprenant le danger de devenir Allemands par la langue, les mœurs et les idées, en ont averti les rois de Danemark. Dès lors les progrès de la langue allemande furent arrêtés; après l'annexion elle perdra encore du terrain, relativement, si l'on tient compte de l'afflux des immigrés allemands et de l'émigration des Slesvigois.

Si les droits antiques du Slesvig sont incontestables, ceux qu'il s'est acquis depuis qu'il a été annexé sont encore plus éclatants. Les Slesvigois du Nord, en qui le sentiment national était demeuré profondément imprimé, n'ont jamais cessé de se regarder comme danois et jusqu'aujourd'hui ils ne se sont pas laissé germaniser. Ils ont quitté leur pays et

refusé de faire leur service militaire tant qu'ils ont cru qu'ils seraient bientôt délivrés. Leurs espérances reposaient sur le paragraphe V du Traité de Prague, inséré grâce à l'intervention de la France, qui assurait « aux Slesvigois septentrionaux, le droit d'être de nouveau réunis au Danemark s'ils en exprimaient le désir par un vœu librement émis. » Cette clause qui n'a jamais été exécutée était, de la part de l'Allemagne et de l'Autriche, une reconnaissance formelle de la nationalité du Nord-Slesvig.

Les Slesvigois réclamèrent sans cesse l'exécution de cette promesse. Ils comptaient sur la France pour l'imposer. En 1865 ils envoyèrent à l'empereur Napoléon III une adresse signée par 4.000 personnes pour lui demander d'exercer dans ce but une pression sur l'Allemagne. « La confiance en Napoléon, la conviction que la France nous délivrera grandissent constamment », écrivait le correspondant d'un journal danois. En 1870 le pays fut mis en état de siège, les chefs de la résistance emprisonnés. Il y eut un nouveau courant d'émigration parmi les hommes qui ne voulaient pas se battre contre la France. Une dizaine de prêtres refusèrent de prier pour le succès des armes allemandes et furent privés de leurs emplois. Nos désastres de 1870 ébranlèrent déjà la foi que l'on avait dans le paragraphe V. Le dernier coup lui fut donné par la radiation de cette clause à laquelle, le

11 octobre 1878, Bismarck obtint facilement que l'Autriche renonçât. La France qui l'avait introduite n'intervint pas alors. La date même de la convention autro-allemande est significative; elle a été conclue un an exactement avant la signature de l'alliance qui achevait le rapprochement de l'Autriche et de la Prusse en scellant la main-mise de celle-ci sur la monarchie des Habsbourg et qui marquait le commencement d'une sujétion dont l'Autriche ne s'est jamais délivrée depuis. Quelques mois auparavant le même Bismarck, au Congrès de Berlin, avait fait accorder à l'Autriche ce droit d'occupation en Bosnie et Herzégovine qui a été pour elle le premier pas dans une voie funeste, celle qui tournait sa politique du côté des Balkans où elle devait être le fourrier et le pionnier de l'Allemagne vers l'Orient.

Il est important de relever ces dates; elles donnent sa signification, sa valeur et sa place à cette convention allemande au sujet du Slesvig qui pourrait paraître peu de chose en regard de celles qui l'ont précédée et qui l'ont suivie. C'était pour Bismarck vis-à-vis de l'Autriche un pas dans l'alliance et dans la politique qu'il cherchait à réaliser. C'était vis-à-vis du Slesvig un moyen de briser en la décourageant la résistance d'un petit pays qui l'irritait. Bismarck s'est trompé sur ce point. La résistance du Slesvig danois n'a pas été brisée; elle s'est déve-

loppée, elle s'est organisée. La renonciation de l'Autriche, naturelle et sans valeur de sa part, n'entraînait pas celle d'une population qui, forte de la justice, s'est par sa résistance même donné le droit de décider de son sort.

L'attitude du Slesvig a subi la même transformation que celle de l'Alsace-Lorraine sans que les deux pays s'entendissent, ni même que l'un pût avoir la moindre influence sur l'autre. Après avoir protesté, émigré pour ne pas porter l'uniforme allemand, les Slesvigois se sont aperçus qu'en abandonnant leur pays ils laissaient la place aux immigrants allemands. Ils sont alors restés; leurs fils ont fait leur service militaire et ils n'ont plus songé qu'à défendre leur langue et à garder leur terre. On trouvera plus loin le récit de ce qu'ils ont souffert. Ayant à combattre un ennemi tantôt plus dur, tantôt d'apparence plus conciliante, ils n'ont jamais cédé. Quand le régime était de fer, la haine grandissait, quand il s'adoucissait, ils croissaient en forces et en ressources.

La population du Slesvig est composée d'agriculteurs, de propriétaires cultivant eux-mêmes leurs champs. Par là s'explique l'opiniâtreté et l'admirable organisation de leur défense. Paysans, ils avaient la patience et la ténacité; de caractère paisible, ils pouvaient endurer les peines et les souffrances

longtemps. Ils étaient soutenus aussi par leur immense confiance en la justice.

Après cinquante ans les esprits se retrouvent animés des mêmes sentiments. En 1867 Ahlmann disait au Reichstag : Nous sommes Danois, nous voulons rester Danois. Le 11 mars 1882, Hans Lassen, également député au Reichstag, s'écriait : « Je ne sais pas si la nation allemande a pour but d'anéantir et d'absorber toutes les autres nations... Vous pouvez nous causer des difficultés et des souffrances; mais vous n'en retirerez pas grand contentement, car vous n'atteindrez pas facilement ce que vous voulez atteindre; par la violence vous atteindrez justement le contraire, même si vous parvenez à nous couvrir d'un vêtement étranger, vous n'arracherez pas l'amour de la langue et de la nationalité qui est dans nos cœurs! » Et en 1883 au Landtag il disait : « Vous nous demandez de nous servir dans la vie publique, devant les tribunaux de la langue allemande, que nous la comprenions ou non... Messieurs, vous faites contre tout ce qui est danois une guerre sérieuse et violente. L'avenir montrera si vous vaincrez ».

En 1914, le 16 février, M. Kloppenborg-Skrumsager, député au Landtag de Prusse, avait le courage de prononcer ces mots en pleine séance : « Aussi longtemps que nous avons eu une histoire, pendant plus de mille ans, nos deux nations (allemande et

danoise) ont combattu l'une contre l'autre en Slesvig... Il a fallu plusieurs centaines d'années pour que la langue allemande avançât de quelques milles au nord... Pour nous cela finit assez mal pour que nous fussions arrachés du côté du sud... Il est tout à fait certain que nous n'appartenons pas à l'Allemagne par amour et par dévouement, mais par nécessité, car vous ne voulez pas nous lâcher ».

*
* *

La brochure de M. J.-C. Möller ne va pas plus loin que le mois de juillet 1914. Mais si l'histoire du Slesvig depuis 1864 est douloureuse, celle qui a commencé le 1er août 1914 est tragique.

Dans les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre, 400 personnes de tous âges, des vieillards, des hommes faits et des jeunes filles appartenant à toutes les classes de la population, depuis le député Hanssen et le comte Schack jusqu'à de pauvres pêcheurs, furent arrêtées. Quand on vit que le pays était tranquille, on les relâcha. 25 000 hommes ont été mobilisés en 1914 et les années suivantes. Au mois de juin, 4246 avaient été tués dont le nom était connu; il y aurait 10.500 blessés, 3.500 prisonniers. Il y a eu beaucoup de déserteurs, mais on n'en sait pas le nombre, comme on peut bien le croire pour toutes sortes de raisons. Pourtant on peut s'en faire à

peu près une idée d'après quelques chiffres qu'on a donnés. Le 1er juillet 1915 on annonce 20 désertions; le 7, 10; le 14, 2; le 21, 35; le 28, 10 et ainsi de suite. Le 4 juillet 1916, 35 hommes sont condamnés à dix mois de prison comme déserteurs, et le 25 juillet 27 hommes encore à la même peine pour désertion également. Ce qui explique qu'il n'y en ait pas eu davantage, c'est que ceux qui se sont soustraits au service militaire ne pourront jamais rentrer en Slesvig dans le cas où la guerre ne changerait pas la situation de leur pays; par leur fuite, ils livreraient leur pays aux Allemands, comme l'ont fait les émigrés pendant les premières années de l'annexion. Depuis cette époque les faits leur ont appris de quelle importance il était de conserver la propriété du sol.

Les Slesvigois dans l'armée allemande sont des soldats disciplinés; mais il y a une chose tout à fait remarquable, c'est qu'un des hommes qui ont le plus travaillé à la germanisation du Slesvig, M. Erik Schlaikjer, écrivant dans les *Preussische Jahrbücher* du mois de septembre 1915 sur « Les Slesvigois du Nord dans les tranchées » et louant leurs bonnes qualités comme soldats, n'a pu, malgré le désir qu'il en avait évidemment, tirer de leurs lettres une seule expression d'attachement et de dévouement pour l'Allemagne.

A Haderslev les parents ont refusé de faire faire à leurs fils, âgés de 16 ans, la préparation militaire prescrite par les autorités; les enfants n'ont pas pris part aux exercices et leurs familles n'ont pas payé les amendes qui leur étaient imposées de ce chef.

Depuis la guerre le gouvernement prussien a voulu montrer de la bienveillance envers les Slesvigois décimés sur les fronts occidentaux et orientaux. L'impératrice, qui est chef du 86e régiment de fusiliers recruté en Slesvig et en Holstein, lui a envoyé, à l'occasion d'un anniversaire, une lettre de félicitations pour sa belle conduite. Ces témoignages de politesse peu habituels n'ont produit aucun effet. On se souvient trop bien de l'expression courante de « cochon de Danois » employée avant la guerre dans les casernes quand on s'adressait aux Slesvigois. Jepp Ostergaard, dont on a les lettres et qui a été tué depuis à Skierniewice, écrivait : « Autrefois on était traité de couillon et de chien en toute occasion. » Il disait aussi, après avoir fait quelque temps de service dans l'armée allemande : « Mon respect pour le militarisme allemand n'a jamais été grand; mais il s'est changé en une déconsidération qui va jusqu'au mépris. »

Les journaux danois du Slesvig sont presque muets; ils ne publient que les communiqués et des articles que leur impose la censure. Dans 47 numéros,

le *Flensborg Avis* a dû, si l'on s'en rapporte aux paroles de M. Hanssen, prononcées dans une séance du Reichstag au mois de mai dernier, faire paraître 42 articles venus de la censure sans pouvoir indiquer leur origine. Néanmoins les comptes-rendus des procès que contient cette presse et qui lui valent d'ailleurs parfois d'être suspendue, permettent de deviner l'état d'esprit du pays. Des personnes sont mises en jugement pour avoir répandu la nouvelle de succès anglais ou français, avoir parlé des atrocités commises par les Allemands. Un homme accusé de ce dernier crime répondit par impertinence ou par naïveté : « C'est mon fils qui est au front qui me les a racontées. » Un valet de ferme est dénoncé pour avoir mal parlé de l'Empereur et du Kronprinz, une servante pour avoir dit qu'elle ne voulait pas servir dans une ferme où était employé un Allemand. On condamne à des amendes ou à la prison les habitants qui ont témoigné de la pitié envers les prisonniers, des Russes en général. Le pays vit dans la terreur, la misère et la disette la plus affreuse et voit ses fils disparaître tués par les obus des armées dont il espère sa libération.

J'ai sous les yeux la lettre dans laquelle une femme dont le fils était sur le front écrivait : « Il est dur de penser que mon fils restera sans doute sur le champ de bataille, mais je pourrais encore supporter

un pareil malheur; ce que je ne pourrais supporter c'est que nous restions Allemands après la guerre. »

Les paroles de cette mère sont parmi les plus belles que le patriotisme ait jamais inspirées à un être humain, comme la résistance des Slesvigois est une des actions les plus héroïques qu'on ait jamais enregistrées dans l'histoire des peuples, aussi bien à cause du temps qu'elle a duré que parce que rien d'extérieur ne la favorisait.

*
* *

Les pays de l'Entente ont pu être surpris de l'immobilité du Danemark pendant cette guerre, de son attitude craintive et de son mutisme. Son intervention à nos côtés était hors de question; son manque de préparation militaire, son isolement en eussent fait une proie rapide pour l'Allemagne. Il redoutait un envahissement du Jutland. En dehors de la vie publique, les Danois ne cachaient pas leurs sympathies pour nous; il faut avoir vécu un peu de temps au milieu d'eux pour savoir la confiance qu'ils ont en notre victoire. Mais il eût été trop dangereux pour eux d'exprimer tout haut les espoirs qu'elle leur inspire. Il y a pu avoir quelques esprits naïfs pour croire que le vainqueur de 1864 rendrait ce qu'il a conquis; l'Allemagne semble avoir entretenu cette idée chez ceux en qui elle a trouvé créance,

puis, tout d'un coup, elle a déclaré, récemment, qu'elle n'abandonnerait jamais le Slesvig, prix du sang versé par ses fils. Elle traduit même devant les tribunaux et condamne les Slesvigois qui répandent le bruit qu'une pareille session pourrait avoir lieu.

Les Danois d'en deça de la Kongeaa se sont toujours sentis solidaires de leurs frères d'au delà des frontières. Ils ont créé de nombreuses associations dont le but est de soutenir les Slesvigois dans leurs efforts pour conserver leur langue et rester en contact avec le Danemark. Une des plus importantes, les Deux Lions (*To Löver*), a fait paraître plusieurs brochures à propos du Slesvig parmi lesquelles se trouvent celles que nous publions ici.

Le 20 juin 1914, à l'occasion du cinquantenaire de la guerre de 1864, la jeunesse danoise, c'est-à-dire des associations diverses représentant 70.000 jeunes gens, ont adressé aux Slesvigois « l'expression de la profonde sympathie et de la reconnaissance qu'ils éprouvent pour leur fidélité envers la langue et la cultures danoises pendant le demi-siècle écoulé ».

Les Danois ont été douloureusement frappés du fait que les soldats slesvigois ont souvent été placés, avec intention, dans les postes les plus dangereux sur les divers fronts. La misère qui règne en Slesvig les émeut profondément. Ils ont fait des souscriptions pour secourir les plus pauvres de leurs com-

patriotes d'au delà de la frontière. M. Hjort-Lorenzen, qui avait pris la tête de la souscription, recevait, au cours de l'hiver dernier, cette lettre qui, par sa naïveté, sa spontanéité peint excellemment le caractère des Slesvigois et qui laisse entrevoir les sentiments qui les animent.

« Comme membre de l'Union féminine, je ne puis manquer de vous apporter mon remerciement le plus chaleureux pour l'argent que vous nous avez chargées de distribuer. Vous pouvez croire que ce don a répandu joie et bonheur dans beaucoup de pauvres foyers. « Saluez de notre part toutes les bonnes gens là-haut et dites-leur merci, bien des fois merci », c'est ce que nous entendions de la bouche de tous les vieux et de tous les malades et des mères qui avaient reçu de l'argent pour leurs enfants qui allaient être confirmés. Il y a de profondes et douloureuses blessures que toute une vie ne saurait guérir; pourtant le grand médecin sait comment panser les plaies, on le voit aussi. Les temps difficiles vont lentement, c'est se qu'on entend souvent dire ici, mais on commence aussi à murmurer : « En ce moment nous pouvons dire que nous sommes presque contents ». Et pourtant comme ces petits mots sont remplis d'espérance et de foi. Le temps de l'attente est si long, si long, mais de penser que là-haut, vous nous suivez en pensée et en action, oh! comme

cela nous soutient! Ce qui vient de chez soi donne courage et force dans la lutte ».

Tels sont les sentiments des Danois à l'égard du Slesvig. Quels doivent être les nôtres? Si nous voulons appliquer le principe du droit des peuples que les nations de l'Entente ont affirmé tant de fois, nous avons le devoir de résoudre la question du Slesvig en faveur de ces Danois qui luttent depuis cinquante ans contre la germanisation. La France, par tradition, protectrice des petites nations, ayant souffert aussi pendant quarante-huit ans de la perte de l'Alsace-Lorraine, est tenue plus que tout autre d'accomplir cet acte de justice qui rendra au Danemark la foi en lui-même.

Nous devons aussi, pour diminuer l'Allemagne, lui enlever ce pays limité à l'ouest par la mer du Nord, à l'est par la Baltique, au sud par le canal de Kiel, qui lui a donné à la fois la clef de la Baltique et les ports qui lui ont permis de fonder sa marine. Nous réparerons ainsi l'erreur que nous avons commise en 1864 lorsque la Prusse a pour la première fois essayé ses forces et, par sa victoire, amorcé l'Allemagne actuelle. Elle s'est trouvée en face d'une Europe désunie qui n'a pas compris alors qu'elle avait intérêt à s'entendre pour s'opposer à l'écrasement d'un petit État. L'Europe n'a pas compris non

plus en 1870 la nécessité d'arrêter la Prusse qui, grandie et grossie en 1866, traînant à sa remorque une Allemagne déjà vassalisée, s'attaquait cette fois à un grand état comme la France pour lui enlever une partie de son territoire. Et c'est ainsi que la Prusse a achevé de cimenter le nouveau *Reich*, qu'elle a constitué à son profit cet empire allemand dont la formation s'est accomplie dans les six ou sept années qui se sont écoulées entre l'annexion du Slesvig et celle de l'Alsace-Lorraine.

Les visées dominatrices de l'Allemagne prussianisée ne se pas sont arrêtées là. Loin de se satisfaire par le succès, elles se sont accrues sans limites avec le développement de la puissance militaire, économique, navale d'un peuple qui a cherché la conquête et la pénétration universelles sans égard aux droits et aux intérêts des autres peuples, tandis qu'il ne réussissait pas chez lui à assimiler par la force les Danois, les Alsaciens-Lorrains, les Polonais que la violence avait fait entrer et retenait dans l'empire allemand. Ses ambitions se réglaient sur les prétentions monstrueuses de ce pangermanisme agressif dont les premières revendications formulées au cours du XIXe siècle avaient réclamé l'incorporation du Slesvig et de l'Alsace à l'Allemagne (1).

(1) MAURICE ARNDT, un des ancêtres du pangermanisme, a écrit en 1815 que le Danemark ne pourrait exister à l'avenir que comme partie de l'Empire allemand.

L'Europe n'a compris son devoir qu'en 1914 devant un danger de plus en plus pressant, devant la menace austro-allemande visant à l'anéantissement d'un petit pays, la Serbie, qui était un obstacle sur la route du germanisme vers l'Orient. Depuis l'Angleterre, engagée dans la lutte dès le début par la violation de la neutralité belge, jusqu'à l'Amérique qui y est entrée au bout de trente-deux mois en invoquant la liberté des nations et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il n'est aucun des Etats participant à la croisade mondiale qui puisse se refuser à reconnaître et à faire prévaloir les titres du Slesvig à la libération. Et il n'est aucun de ces peuples qui réclament et attendent d'une telle guerre leur propre affranchissement, qui n'ait un intérêt strict à voir se réaliser cette libération.

La reprise du Slesvig danois est une dette de justice historique. Unie à celle de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne prussienne, elle fait partie des mesures les plus nécessaires et les plus efficaces de défense qui s'imposent vis-à-vis de l'Allemagne en lui enlevant tout d'abord ce qu'elle a annexé par la force, pour la domination, contre le droit.

Jacques de COUSSANGE.

LE PASSÉ

Par H.-P. HANSEN

Dans les lettres qui, pendant ces années de guerre, nous arrivent de camps de prisonniers français et anglais, on lit des choses comme celles-ci : Il y a encore de chez nous Mads Madsen, Hans Petersen, Kristen Jensen et ainsi de suite. Ces noms qui ont un son si danois montrent que si l'État danois est en dehors de la guerre, notre peuple ne l'est pas. Notre langue est de celles qu'on entend dans les tranchées ; on chante nos chansons dans les camps de prisonniers; nos psaumes y retentissent les jours de fête. Les Danois tombent par centaines, par milliers ils souffrent... souffrent pour une cause qui leur est étrangère.

Ces Hans et ces Jens viennent d'un pays qui, depuis 1864 appartient à l'Allemagne, mais qui, sans interruption, depuis l'aube de l'histoire jusqu'à cette année-là, a fait partie du royaume de Danemark.

Des hommes qui, à l'âge de pierre, des milliers d'années avant la naissance de Jésus-Christ, fixèrent leur demeure dans les bois de pins du Slesvig, défrichèrent le sol au cours des temps et devinrent un peuple, de ces hommes, nous qui l'habitons actuel-

lement, nous descendons, selon tous les témoignages. Aucun peuple n'a plus de droits à posséder son sol que nous le nôtre.

La frontière méridionale des Danes était l'Eider. Toutes les découvertes le prouvent. — Et nos ancêtres demeuraient dans les grands bois des bords de l'Eider. Toutes les recherches faites sur les temps préhistoriques le démontrent. « Les monuments, leur forme, leur disposition, la manière dont sont placées les tombes avec leurs particularités, les formes des antiquités, leur travail, leur taille et leur quantité, tout est semblable à ce qu'on trouve au nord de la frontière actuelle. Tout est semblable d'un côté et de l'autre de cette ligne; les idées qu'aujourd'hui nous pouvons nous faire sur ces temps lointains témoignent de cette communauté ». Tel est le jugement qu'a prononcé sur les antiquités du Jutland méridional, M. Sophus Müller (1).

L'étude des noms de lieux conduit aux mêmes conclusions. Dans un traité sur les noms de lieux dans le Jutland méridional, Johannes Steenstrup (2)

(1) Savant archéologue danois, né en 1846, directeur du Musée National de Copenhague, qui a dressé le catalogue des antiquités préhistoriques du Danemark. (J. C).

(2) Grand historien danois, fils lui-même d'un illustre naturaliste, né en 1844 à Sorö, mort en 1916. Il a publié des travaux sur le haut moyen-âge, sur l'administration du Danemark au XIIIe siècle, sur les Normands, sur les chants populaires du moyen-âge et, avec le concours de A.-D. Jörgensen, de M. Erslev, et de plusieurs autres historiens danois, il a fait paraître *Danmarks Riges historie*, 1896-1907 (Histoire du royaume de Danemark) (J. C.)

dit : « Les noms de lieux comptent, comme on le sait, parmi les souvenirs les plus significatifs au point de vue national. Le peuple qui s'établit dans un pays et surtout quand il cultive la terre y met une empreinte qui, dans les temps à venir, constitue un témoignage visible de sa personnalité, de son caractère propre... En examinant les noms des lieux en Slesvig, nous constatons que, dans leur caractère et leurs éléments, ils ont beaucoup de similitude avec les noms des autres provinces danoises et avec ceux qu'on rencontre en Suède et en Norvège... Les traces de la colonisation danoise vont jusqu'à l'Eider ».

La langue était le Nordique primitif commun aux Scandinaves. — Les bois des bords de l'Eider séparaient autrefois nettement les peuples; ils formaient la limite entre la langue des Nordiques et celle des peuplades germaniques plus méridionales. Au nord de cette frontière, dans le coin sud-ouest du Slesvig, s'établirent, on ne sait quand, le petit groupe des Frisons septentrionaux. Ils ont conservé sur cette terre danoise qu'ils habitaient, les mœurs et la langue frisonnes. On ne trouve primitivement pas d'autre peuplade qui ne soit nordique au nord du Jœrnved, les bois qui s'étendaient de la Sli et de la Trœaa jusqu'aux bords de l'Eider. Ce que les noms de lieux nous apprennent de la langue de ces régions est confirmé par les inscriptions qu'on a trouvées. La « Corne d'or, » découverte près de Mögeltönder et

datant de cinq cents ans après Jésus-Christ environ, est le plus important des témoins de la langue. L'inscription qu'elle portait, écrite dans l'alphabet runique ancien, comme toutes celles du Slesvig, sont dans la même langue que les pierres runiques suédoises, norvégiennes et que celles des îles danoises de la même époque. Et cette langue est déjà différente de celle des Goths et des Germains occidentaux. « Les monuments qui portent des inscriptions en caractères appartenant au plus ancien alphabet nordique forment une chaîne non interrompue qui va du Jutland du Sud, par les îles danoises, jusqu'en Suède et en Norvège », dit M. Wimmer (1). Et l'évolution est la même. « Nous trouvons dans le sud du Slesvig la pierre runique sur laquelle sont gravées les lettres runiques qui appartiennent à l'alphabet le plus moderne dont on s'est servi après l'an 800. Dans le cours des mille années pendant lesquelles les inscriptions runiques, comme en témoignent les documents qu'on a mis à jour, ont été en usage dans le Slesvig, ce pays a suivi le développement des autres pays du nord. Ces monuments apportent donc le témoignage le plus sûr de la nationalité de cette terre ». (L. F. A. Wimmer).

Nos pères ont alors demeuré jusqu'à l'Eider. Mais quand ces grandes forêts eurent vraiment été défri-

(1) Philologue danois, né le 7 février 1832, s'est occupé surtout des inscriptions runiques; il a démontré que le plus ancien alphabet runique est une déformation des caractères latins (J. C.).

chées et les déserts cultivés au cours des XIIIe et XIVe siècles, des colons allemands s'établirent en plus grand nombre que les Danois dans la bande de terre qui va de la Sli à l'Eider et l'allemand y devint la langue dominante. Leur manière de construire, inconnue dans le reste du Danemark, montre que là nous avons à faire à une race étrangère (1). La Sli et le rempart que les Danois ont construit à partir de la Sli et qui se prolonge à l'occident ne sont pas seulement la défense d'une frontière, mais aussi la ligne qui sépare la nationalité allemande de la danoise; elle l'a été et a continué à l'être à travers les temps. Ce n'est qu'au commencement du XIXe siècle que la langue allemande passe la Sli et envahit la plus grande partie de la presqu'île d'Angel.

L'Eider est aussi la limite méridionale du royaume. — Le même peuple, la même langue et, aussitôt qu'il peut en être question, le même royaume. Lorsque, vers l'an 800, notre peuple paraît pour la première fois dans l'histoire, c'est-à-dire qu'on en parle dans les chroniques françaises et anglo-saxonnes, la terre des Danes est depuis longtemps un royaume. Aucun autre Etat de l'Europe, si ce n'est la Suède, ne peut lui être comparé

(1) Chez les Saxons d'ordinaire les maisons sont construites de façon à ce que tout soit réuni dans un seul corps de bâtiment. Les animaux domestiques vivent dans une grande pièce où se trouve le foyer derrière lequel s'assemble la famille. Il n'y a pas de cheminée; la fumée monte vers le toit et sort par la porte.

pour l'antiquité. Et le pays situé entre l'Eider et la Kongeaa faisait partie de ce royaume. Quand le roi des Francs, l'empereur Charlemagne, soumet les Saxons et se trouve avec nous dans une proximité menaçante, le roi de Danemark, Godfred, ordonne à ses vassaux d'élever un rempart de « la mer de l'Est à la mer de l'Ouest », entre la Sli et les marais de l'Ouest, et la paix est conclue, par les successeurs de Godfred, avec l'Eider comme frontière. Le rempart reçoit le nom de Danevirke, le rempart des Danois. Il est fortifié et agrandi quand le pays est en danger par Thyra Danebod et Valdemar le Grand (on l'appelle le mur de Valdemar), et il est restauré pour la dernière fois en 1864. Maintenant le vieux rempart est détruit, abandonné, mais cet antique témoin parle une langue bien claire au jour d'aujourd'hui.

Le royaume de Danemark a eu les mêmes limites méridionales depuis les plus anciens temps jusqu'à 1864. — Tous les peuples ont dû combattre pour leurs frontières. Quelques-uns ont conquis des pays appartenant à leurs voisins ; d'autres rêvent de reprendre ceux qui leur ont appartenu dans les temps passés. Que nous ayons dû combattre pour nos frontières, cela n'a rien de remarquable. Mais il est remarquable que pendant un millier et demi de siècles le royaume de Danemark ait toujours eu la même limite méridionale. Il se peut qu'un empereur

allemand au temps d'Harald à la Dent bleue ait possédé pendant un temps fort court le pays compris entre le Danevirke et l'Eider. Un roi des Vikings suédois a pu s'établir à la même époque à Hedeby (Slesvig). Mais hormis ces deux courtes périodes, jusqu'à 1864, le Danemark, dans les bons jours comme dans les mauvais, a étendu sa domination jusqu'à son antique frontière méridionale. — Des investitures et plus tard l'union avec le pays allemand de Holstein, rattaché pendant deux cents ans à la couronne de Danemark, ont souvent fait oublier ce que nous venons de rappeler. Mais ce n'est qu'en 1864 que, contraints par une puissance supérieure, nous avons dû abandonner notre antique frontière.

Le Slesvig a été dès l'origine une partie du royaume au même titre que les autres. — Les trois cantons les plus méridionaux du Danemark, Isted, Ellum et Barved (Bjœrt), — le pays avant la rivière du Sud, le Jutland méridional, comme on l'appelle en Danemark, — a eu dès l'antiquité pour mission de garder les frontières du royaume. Un Jarl, seigneur, le plus souvent un parent du roi, assurait cette défense. Le premier d'entr'eux qui, à l'imitation de ce qui se faisait à l'étranger, prit le titre de duc, fut le fils d'Erik le Débonnaire, Knud Lavard. Valdemar le Grand et Valdemar le Victorieux tinrent ce duché en fief avant de devenir rois. Lorsque ce dernier, en 1190, prit possession du duché, il trouva de la résistance

dans l'évêque de Slesvig, qui s'appelait aussi Valdemar et qui appartenait aussi à la famille royale. Cet évêque, à qui on avait confié pendant quelque temps les fonctions ducales, ne voulait pas s'en déssaisir. Il chercha et trouva de l'aide hors du pays, entr'autres dans la personne du comte Adolf III de Holstein dont la famille, les Schauenbourg, avait été, au commencement du XIIe siècle, investie du Holstein par le duc des Saxons. Cette intervention du comte de Holstein amena Valdemar le Victorieux à s'emparer du Holstein (Nordalbingia, le pays au nord de l'Elbe) en 1202; mais les Schauenbourg y rentrèrent après la bataille de Bornhöved (1227.) Cette première réunion du Danemark et du Holstein ne fut que de courte durée et n'eut de suite ni pour l'un ni pour l'autre des deux pays.

Le Jutland méridional a formé depuis le temps de Valdemar le Victorieux le duché du Jutland méridional. — Au cours des siècles, depuis les temps les plus anciens, le Jutland méridional a donc fait partie du Danemark comme le Jutland septentional, l'île de Fionie, l'île de Seeland et la Skanie ; sa mission particulière lui venait de sa situation. Il n'y a un certain changement dans sa position qu'après la mort de Valdemar le Victorieux (1241.) Sous l'influence d'un ordre de choses étranger, le régime féodal, le pays avant la rivière du sud devient peu à peu le duché du Jutland méridional ; il n'est plus uniquement

une partie du royaume de Danemark, mais un fief de la couronne de Danemark; comme tel il viendra un moment où il tombera en déshérence.

Mais pendant ce temps tout ce qui était national demeura sans changement. Un antique lien, celui de la loi, fut consolidé par Valdemar le Victorieux. Sa « loi jutlandaise » (1241), promulguée en vérité pour tout le royaume, devint la loi commune aux deux Jutlands (expression dont on s'est servi depuis le moyen-âge jusqu'à présent). Ce code a été en usage dans le Jutland septentrional jusqu'à ce qu'il ait été remplacé par la loi danoise de Christian V (1683); dans le Jutland méridional, il survécut à la domination étrangère jusqu'au 1er janvier 1900 où le nouveau « Bürgerliches Gesetzbuch » (Code civil) fut imposé au territoire hétérogène de l'Empire. La loi jutlandaise, qui était fondée sur l'antique droit nordique, tandis que la loi allemande s'appuie sur le droit romain, est donc encore un des témoignages de la nationalité du pays.

Les armes du Slesvig, qui sont les mêmes que celles du Danemark, des léopards ou lions passants sur un champ semé de cœurs, remontent aussi à Valdemar le Victorieux. Les ducs de Slesvig portaient deux lions d'azur sur champ d'or semé de cœurs de gueule; c'est une réduction des armoiries royales avec leurs trois lions passants et leurs cœurs dont le nombre, à l'origine, était indéterminé comme dans celles du Slesvig. C'est encore un fait qui parle.

Après la mort de Valdemar le Victorieux, l'unité nationale reçoit ses premières atteintes. Des vassaux infidèles demandent du secours aux ennemis du royaume. De grands seigneurs holsteinois s'établissent en Slesvig. La langue allemande prend la première place ; elle est la langue de ceux qui gouvernent et qui sont puissants. Pourtant il faudra environ six siècles avant qu'elle ne fasse le moindre progrès parmi le peuple, tant le danisme est profondément enraciné dans ce pays.

Trois races de grands vassaux. — Trois races ont régné successivement comme vassaux de la couronne sur le Slesvig, la race d'Abel, celle des Schauenbourg et celle des Gottorp, la race d'Abel sur le Slesvig seulement, celle des Schauenbourg et des Gottorp sur le Slesvig et sur le fief impérial, le Holstein ; les Gottorp cependant ne régnèrent pas seuls, mais régnèrent comme branche collatérale de la famille d'Oldenbourg et conjointement avec la branche royale de cette maison.

La race d'Abel (1241-1375). — Avant de devenir roi (1250-1252), le fils de Valdemar le Victorieux, Abel, avait été duc du Jutland, titre presque synonyme, mais plus usité que celui de « duc du Jutland du Sud. » Après sa mort, son plus jeune frère, Christoffer, fut placé sur le trône de Danemark. Ainsi évincés par une branche plus jeune, les descendants d'Abel

soutinrent opiniâtrement qu'ils avaient au moins des droits sur le duché de Slesvig. Et en raison de la situation difficile où se trouvait le royaume, les rois de Danemark furent obligés de céder devant leurs exigences. Ces ducs, qui portaient les noms de Valdemar et d'Erik, sauf le dernier qui s'appela Henrik, étaient toujours prêts à se joindre aux ennemis du royaume. Mais pas plus que le roi ne pouvait leur reprendre le duché, ils ne pouvaient se soustraire à l'obligation de le reconnaître comme leur suzerain. Un témoignage de cette vassalité, c'était qu'ils paraissaient à la cour de Danemark. Les descendants d'Abel entrèrent, par des mariages, dans des relations de parenté avec les Schauenbourg qui régnaient en Holstein et qui dès lors commencèrent à s'ingérer dans les affaires du Danemark. L'avant-dernier duc de la race d'Abel, Valdemar (V), fut, après que Kristoffer II eût été détrôné (1326-1330), roi de Danemark sous la tutelle de son oncle le comte Gert, « le comte chauve », qui s'empara du duché jusqu'à ce que Kristoffer II remontât sur le trône; il fut alors rendu à Valdemar. La race d'Abel s'éteint avec le fils de Valdemar, Henrik (1375). Valdemar Atterdag s'apprête à reprendre le duché lorsqu'il meurt, et les Schauenbourg, les enfants du comte Gert, s'établissent solidement en Slesvig.

Les Schauenbourg (1386-1459). — Les Schauenbourg avaient été faits comtes de Holstein par le duc

Saxons, ainsi que nous l'avons déjà dit; ce duché avait pour suzerain immédiat l'empire allemand. A l'époque du démembrement du Danemark, sous Kristoffer II, les Schauenbourg devinrent très puissants en Danemark. Le comte Gert avait reçu l'île de Fionie et le Jutland en gages. Lorsque Gert, qui voulait se former un royaume composé du Holstein, du Jutland et de la Fionie, eut été tué par Niels Ebbeson (1340), un accord fut signé entre le plus jeune fils de Kristoffer II, Valdemar Atterdag, le duc de Slesvig Valdemar et les comtes holsteinois, fils de Gert; Valdemar Atterdag monta sur le trône de Danemark, le duc reçut le Jutland septentrional, les comtes holsteinois eurent en partage le Jutland méridional. Pourtant le roi s'était réservé la faculté de racheter peu à peu le Jutland septentrional au duc et avec l'argent que celui-ci devait lui verser, il devait dégager le Jutland méridional. La chose commença à se faire ainsi qu'il avait été résolu. Le duc reprit la partie septentrionale du Slesvig, mais ni lui, ni son fils n'allèrent plus loin. Les comtes s'établirent d'une façon durable dans la partie méridionale du pays et, après la mort d'Henrik et de Valdemar Atterdag, ils s'emparèrent de tout le duché et émirent la prétention que ce fût désormais une possession indépendante dont ils avaient hérité de la ligne d'Abel. Cependant la reine Marguerite Valdemarsdotter parvint à forcer le petit-fils de Gert, Gerhard VI, à reconnaître la suzeraineté de la couronne danoise

en 1386 et à garder le Slesvig à titre de fief; elle ne put auparavant chasser les Schauenbourg du pays qu'ils détenaient. Gerhard VI et ses fils demeurèrent donc vassaux du Danemark jusqu'à la mort du fils d'Adolphe (1459), mais ils ne furent pas sans causer beaucoup de troubles. La trahison de Gerhard et, bientôt après, sa mort ouvrirent à Marguerite la possibilité de rattacher directement le Slesvig à la couronne et elle était en bonne voie d'y parvenir quand elle mourut sur un vaisseau dans le fjord de Flensborg (1412). Elle avait donné certaines parties du territoire reconquis, Tröjborg, Mögeltonder, etc., à l'évêché de Ribe. Quand l'Etat, à la Réforme, s'empara des biens de l'Église, ces territoires firent retour à la couronne; c'est ce qu'on a appelé « les enclaves royales » (1).

La lutte commencée par Marguerite pour reprendre le Slesvig et le placer sous la domination directe de la couronne fut poursuivie par Erik de Poméranie. Elle occupe tout son règne ; mais la chance fut contre lui. A.D. Jörgensen (2) dit à son sujet : Il n'y a pas

(1) Elles ont dépendu immédiatement du royaume jusqu'en 1864. En compensation le Danemark a reçu à la paix de Vienne « les huit paroisses » Slesvigoises près de Skamlingsbank et une bande de terrain près de Ribe.

(2) Un des hommes, qui, par son œuvre historique, a eu le plus d'influence sur la résistance du Slesvig. Né à Graasten, près de Flensborg, en 1840, il était professeur adjoint à l'école latine de cette ville lorsque les Prussiens s'en emparèrent; il abandonna ses fonctions quand l'enseignement dût être donné complètement en allemand et il alla vivre en Danemark où il devint archiviste

de roi de Danemark qui, au même degré, ait voué son existence à l'idée de reconquérir le Slesvig; aucun d'eux n'a fait de pareils sacrifices dans ce but puisqu'il a pour cela perdu trois couronnes et son bon renom. Nous qui, bien des siècles après, avons été à même de comprendre l'importance de cette lutte, nous ne devons pas lui ménager notre reconnaissance ». Le roi Erik combattit par les armes et par le droit. Des tribunaux tant allemands que danois reconnurent que le Slesvig était danois.

En 1413 la cour danoise à Nyborg prononça que le fief avait fait retour à la couronne après que le duc Gerhard eût refusé de prononcer le serment de fidélité à l'égard du roi Erik et après que sa veuve et ses enfants eussent porté les armes contre le royaume. Dix ans après les deux parties tombèrent d'accord pour prendre l'empereur Sigismond comme arbitre en promettant de s'incliner devant son jugement. Après une sérieuse enquête, il déclare que « tout le Jutland du Sud dans lequel se trouve Slesvig, Gottorp et d'autres endroits qui font partie du Jutland, de même que la Forêt danoise (1), l'île d'Als et le pays

du Royaume. Les événements de 1864 le convainquirent de l'importance de l'histoire pour un peuple et en particulier pour ses compatriotes; il consacra désormais sa vie à l'étude des annales danoises. Son ouvrage historique le plus répandu, qu'on trouve partout en Slesvig, a pour titre *Les quarante recits de l'histoire de la patrie* (J. C.).

(1) *Danskeskoven*, en bas-allemand *Dänischwold*, nom donné à la partie du Slesvig située entre le fjord d'Ekernförde et la rade de Kiel; on l'a appelée aussi *Jœrnved*, forêt de fer (J. C.).

de Frise, généralement appelé « les districts », appartiennent et doivent appartenir au roi et au royaume de Danemark, avec tous les droits de suzeraineté et de jouissance, qu'ils doivent prendre possession des susdits duché et terres avec leurs dépendances susnommées et que les comtes Henrik, Adolf et Gerhard n'ont eu et n'ont aucun droit par investiture de ce duché et de ses dépendances. » Les comtes, malgré leur promesse, ne s'inclinèrent pas devant le jugement prononcé et le roi, qui avait à faire face à toutes sortes de difficultés, au dedans et au dehors, ne put les y contraindre. Son successeur, Christophe de Bavière, et les États du royaume souhaitaient la paix avant tout et le comte reçut le duché à titre de fief héréditaire (1440). Mais il mourut en 1459 et avec lui s'éteignit la descendance masculine du comte Gert.

Au moment de l'arbitrage de l'empereur Sigismond, le roi Erik avait appelé des témoins appartenant aux divers États du royaume. Aux Etats de Ribe, les évêques de Ribe et de Slesvig avec leurs chapîtres, les abbés de Rydkloster et de Logumkloster, les bourgmestres et les conseils de Flensborg, d'Aabenraa, de Haderslev, de Ribe, etc., déclarèrent que le Jutland méridional appartenait au Danemark et qu'on pouvait le prouver par cela qu'on se servait de la loi danoise et qu'on s'en était servi depuis qu'elle avait été promulguée; qu'on en pouvait tirer une seconde preuve du fait que tous les anciens privilèges des chapitres et des établissements reli-

gieux de Slesvig, de Ribe, de Haderslev leur avaient été accordés par les rois du royaume; que tout le monde savait où étaient les frontières qui séparaient le Slesvig du Holstein et qu'enfin la langue en Slesvig en ce jour était le Danois. L'empereur avait envoyé un représentant pour recueillir des témoignages. Parmi les témoins slesvigois on peut citer entr'autres l'abbé Oluf de Ryd qui assura que le Jutland méridional appartenait au royaume de Danemark et qu'on appelait couramment le château de Gottorp la clef et la serrure du Danemark; il ajouta que le Slesvig avait la même langue, les mêmes lois et les mêmes institutions que le reste du Danemark. Le bourgmestre de Flensborg, Morten Hansen, affirma que toutes les villes et campagnes du Jutland méridional ont les mêmes lois et les mêmes coutumes judiciaires que le Jutland du Nord et que les habitants ont la même langue à l'exception des Frisons dont la langue et les lois diffèrent de celles du reste du pays.

Il résulte de tous ces témoignages qu'à ce moment il n'y avait malgré tout pas diminution de la nationalité danoise. Cependant elle avait été minée à ce point que depuis 1340, où les comtes holsteinois avaient possédé le pays au sud du fjord de Flensborg, la noblesse allemande avait chassé la vieille noblesse du pays de ses propres domaines. Un grand nombre de seigneurs possédaient alors des terres en Holstein et en Slesvig, d'où l'intérêt qu'ils avaient

à ce que les deux pays fûssent réunis. Dès lors, on voit souvent paraître à la place de l'antique nom de Jutland méridional le nom de Slesvig donné à la province d'après le nom de la capitale.

Les Oldenbourg. — Dans l'année qui suivit la mort du comte Adolf, en 1460, dans une assemblée tenue à Ribe, la charte qui forme la base de la situation du Slesvig jusqu'en 1721 fut acceptée par le roi Christian I[er] et les États des duchés correspondants aux États de Danemark. Le Jutland méridional pouvait être incorporé à la couronne comme fief tombé en déshérence et le Holstein, comme fief allemand, revenir à une ligne collatérale des Schauenbourg; l'union fondée entre les deux duchés par les descendants du comte Gert eût été ainsi détruite. Mais les seigneurs des deux pays, surtout ceux du Holstein, regardaient cette union comme nécessaire.

Les Holsteinois pouvaient soit renoncer à tout lien avec le Slesvig, soit, en union avec le duché, se soumettre au roi de Danemark. Ils préférèrent cette dernière alternative. On mit de côté la ligne collatérale des Schauenbourg dont il avait été question; Christian I[er] fut élu duc du Jutland méridional et comte de Holstein. Les contemporains virent là, avec beaucoup de raison, une victoire de la politique danoise. Pendant deux cents ans les rois de Danemark n'avaient pu qu'avec de grandes difficultés faire

reconnaître leur suzeraineté sur le Slesvig. Maintenant c'était non seulement cette province, mais tout le Holstein, un pays ennemi en vérité, qui était en leur pouvoir. La *Chronique de Lübeck*, qui a été écrite à cette époque, dit ironiquement : « Ainsi les Holsteinois devinrent Danois et ne reconnurent point leur seigneur héréditaire et se donnèrent sans coup férir au roi de Danemark à qui leurs ancêtres, pendant bien des années, avaient fait opposition et contre qui ils s'étaient défendus à main armée..... Tout cela, les Holsteinois l'oublièrent alors et de gré devinrent esclaves ». Dans la constitution, appelée les « Privilèges », que Christian Ier accorda à cette occasion, il est dit que le duché de Slesvig continue à être un fief de la couronne de Danemark, tandis que le comté de Holstein, dont l'empereur fit bientôt un duché, demeure un fief allemand. L'un et l'autre conservent leur code et leurs lois particulières. Mais ils constitueront un patrimoine commun qui restera aux descendants de Christian Ier; les États, à la mort de chaque duc, devront élire un de ses fils. — C'est dans ces « Privilèges » que se trouve la phrase « à jamais unis et indivisibles » *ewich tosamende ungedelt*, qui devait un jour être tirée de l'oubli par le parti Schleswig-Holsteinois.

Cet accord de Ribe a été jugé très différemment selon les époques. En tous cas il est clair que la position du Slesvig, partie intégrante du Danemark, y est déterminée expressément et reconnue de tous.

Les Gottorp alliés à la branche royale d'Oldenbourg. — Les décisions au sujet de l'élection et l'interdiction d'une séparation possible n'eurent pas une valeur de longue durée. Déjà à la mort de Christian Ier les territoires furent partagés entre ses fils, le roi Hans et Frédéric (plus tard Frédéric Ier) en sorte que chacun d'eux reçut une partie des deux pays. Quand Frédéric Ier devient roi, ils sont réunis de nouveau, mais en 1544 Christian III partage son patrimoine avec ses frères Hans et Adolf. Lorsque Hans meurt sans laisser d'enfants, ses terres sont divisées entre ses deux frères et nous avons dès lors les deux branches, la branche royale et la branche Gottorp. La souche des Gottorp est donc le fils de Frédéric Ier, Adolf. Le partage est cependant, comme le précédent, d'un genre particulier; on partagea les baillages et les fiefs; les États, c'est-à-dire les prélats, la noblesse et les villes, demeurèrent unis sous les deux ducs qui les présidaient à tour de rôle.

Les premiers Gottorp restèrent en bons termes avec leurs royaux suzerains. Mais la triste situation du Danemark pendant les invasions de Wallenstein, de Tortenson et de Charles-X-Gustave en Jutland amenèrent le duc Frédéric III (1616-1659) à chercher plus de sécurité en se mettant du côté des ennemis du Danemark. Avec les victoires de ceux-ci, pour avoir trahi son serment de fidélité à l'égard de son souverain à la paix de Roskilde (1658), il est libéré,

lui comme sa descendance masculine, de toute obligation de vassalité envers le Danemark. Si sa race s'éteignait le pays redeviendrait fief danois. Afin que le roi ne fût pas au-dessous du duc dans le gouvernement commun qu'il exerçait avec lui, on lui accorda la souveraineté sur son apanage particulier. Le fils du duc Frédéric III, Christian-Albert, perdit pour un temps sa souveraineté directe, mais il la reconquit. L'inimitié ne cessa point. Le fils de Christian-Albert, Frédéric IV, beau-frère de Charles XII, prend parti pour le roi de Suède et de même le gouvernement qui, pendant la minorité de son fils Charles-Frédéric, dirigea les affaires du pays, quoique, hypocritement, il fasse montre de fidélité envers le roi de Danemark, Frédéric IV. Le roi découvre son double jeu (Tönning, 1713) et saisit cette occasion pour reprendre son fief. Les territoires des Gottorp sont occupés. A la paix de 1720, la Suède est obligée de consentir à ce qu'on expulse les Gottorp du Slesvig. La France et l'Angleterre garantissent au roi de Danemark la possession du Slesvig pour l'éternité tandis que le Holstein, fief allemand, est rendu aux Gottorp.

Le Slesvig est politiquement réuni au Danemark; administrativement il reste uni au Holstein (1721-1848). — Par l'acte du 22 août 1721, la partie ducale du Slesvig fut incorporée à la partie royale. Le roi Frédéric IV emploie des expressions mémorables

lorsqu'il dit « qu'il reprend la part du duc Charles-Frédéric de Holstein dans le duché de Slesvig comme une dépendance de la couronne danoise qui en avait été retranchée injustement dans des temps difficiles ». Le roi reçoit donc l'hommage de la noblesse et ses nouveaux sujets lui jurent fidélité, à lui et à ses successeurs, « suivant les prescriptions de la loi royale ». D'après cette loi, la couronne de Danemark appartenait aux descendants mâles de Frédéric III, mais si la ligne masculine venait à s'éteindre, elle passait à la branche féminine la plus proche du dernier descendant mâle. Ainsi donc l'union politique avec le Holstein qui datait de 1460 n'existe plus et les antiques frontières du royaume retrouvent leur importance. La joie qu'on en ressent prend toutes sortes d'expressions. Sur une coupe d'or que la reine donne au roi, on lit ces mots : « Le roi Frédéric IV a travaillé avec zèle à réunir au Danemark la seconde moitié du Slesvig ». Sur une autre, celle qu'on appelle la coupe de l'Eider, il y a cette inscription : « Le fleuve Eider ne s'éloignera pas du patrimoine royal de Frédéric ». Une médaille frappée à l'occasion de la paix porte en exergue : « Le péage de Danemark comprend tout le duché de Slesvig ».

Une nouvelle garantie est donnée pour la durée de la possession du Slesvig lorsqu'environ cinquante ans après la maison de Gottorp, qui est appelée au trône de Russie, renonce solennellement à tous les droits qu'elle peut avoir sur le Slesvig, en même

temps qu'elle cède sa part du Holstein au roi de Danemark. Cette renonciation a lieu par « l'Echange de Kiel », 1767 et 1773 ; les Gottorp reçoivent comme compensation l'Oldenbourg que Christian V avait eu par héritage. Le roi de Danemark se retrouve maître du Slesvig et de tout le Holstein ; mais il possède le Holstein à titre de fief de l'Empire. A la porte de Rensborg, se trouve, comme le témoignage d'un fait historique, la pierre que Christian V avait fait poser et qui porte cette inscription : *Eidora Romani terminus imperii.*

Les rois de Danemark souhaitaient, et c'est assez compréhensible, d'assurer leur domination sur le Holstein. Ils avaient toutes les raisons de croire le Slesvig indissolublement uni au reste du Danemark. Si le Holstein était rattaché plus solidement au Slesvig, sa possession paraissait aussi plus certaine. Politiquement la situation du Slesvig était nettement établie; administrativement il fut rattaché au Holstein, et les deux duchés, le danois et l'allemand, furent administrés par la « chancellerie allemande » de Copenhague. Le Holstein n'avait aucune raison de se plaindre de cette communauté; pour les Slesvigois elle eut les suites les plus regrettables.

L'union avec le Holstein ne laisse au danisme qu'une position secondaire en Slesvig. — Pendant la domination étrangère des Schauenbourg sur le Slesvig, domination contre laquelle avaient lutté les rois de

Danemark, le duché avait eu beaucoup de seigneurs allemands, mais il n'avait subi aucun changement ; il était tel qu'il avait été organisé du temps d'Erik de Poméranie. Pendant l'union avec le Holstein, qui avait été librement consentie en 1460, la langue danoise eut une situation assez humble. En particulier la Réforme fut un malheur à ce point de vue. Prêchée par des prêtres allemands, soutenue par des seigneurs allemands, elle introduisit, non seulement au sud de la Sli, mais aussi dans le Slesvig moyen qui parlait danois, l'allemand comme langue d'église, d'abord le bas-allemand, ensuite le haut-allemand. Et les liens ecclésiastiqnes du Slesvig avec le Danemark furent rompus parce que la plus grande partie du pays fut placée sous la juridiction du même « generalsuperintendent » (évêque) que le Holstein. A ce point de vue l'année 1721 n'apporta aucune amélioration; on pourrait même dire qu'elle produisit l'effet contraire. Mais l'emploi de la langue étrangère dans les églises ne se fait que par la contrainte, au milieu des plaintes de la population; nous en conservons un grand nombre de témoignages bien tristes (1).

(1) Le discours que Christof Henrik Fischer, pasteur de Hyrup, dans le pays d'Angel, adressa à ses ouailles est bien connu : « N'ai-je pas voulu vous enseigner l'allemand, séquelle du diable, fagots d'enfer, disait-il. Mais à quoi bon ? Ces possédés s'obstinent à parler leur absurde danois, dans leurs maisons, entr'eux et partout ». Apparemment la violence de la forme est unique. Le pasteur fut déplacé finalement, mais son sermon est caractéristique de ce qui se passait dans le Slesvig moyen.

Au nord de Flensborg cependant le danois resta la langue de l'Église. La partie occidentale du Slesvig du Nord, de même que l'île d'Als étaient administrées par des fonctionnaires royaux et les propriétaires allemands étaient établis bien plus au sud. Frédéric II avait racheté une grande partie des biens de la noblesse. L'indépendance des paysans n'en était que plus grande. Mais la langue du droit et de l'administration était allemande, et l'administration était soumise à l'autorité d'une chancellerie allemande.

Au commencement du XIXe siècle la langue du peuple est pourtant toujours le danois jusqu'à la Sli. — Dans ce pays où les grands propriétaires, les fonctionnaires et les prêtres sont allemands, où la plus haute culture est allemande, où tous les liens avec la mère-patrie sont rompus, le danois au commencement du XIXe siècle n'est plus que la langue du peuple. Mais alors arrive un changement. Vers l'année 1800, on commence à attacher plus d'importance à l'instruction populaire. Et on veut unifier la langue de l'école et la langue de l'Église; on impose au Slesvig moyen qui parle danois, des écoles allemandes. Les parents alors souhaitent de faciliter aux enfants la compréhension de la langue que l'on emploie à l'école et ils se mettent à parler le bas-allemand, qu'ils savent plus ou moins. C'est aussi un signe de distinction et de raffinement de parler allemand; tous les gens de condition le parlent. Là-dessus arrive

l'agitation Schleswig-Holsteinoise et dans un temps singulièrement court, en cinquante ans à peu près, la presqu'île d'Angel change de langue. Le danois se maintient pourtant en Slesvig moyen sur une bande de terrain qui descend jusqu'à Slesvig.

Donc, tandis que l'ancienne frontière des langues — Sli-Danevirke — subsistait au commencement du siècle précédent, au milieu du XIXe siècle, le Slesvig se partage pour la langue en trois régions : 1° Le Slesvig du Nord, de la Kongeaa au fjord de Flensborg où la langue est le danois; 2° Le Slesvig moyen, du fjord de Flensborg à la Sli et au Danevirke; à l'est, dans l'île d'Angel, on parle allemand; au centre danois, à l'est frison. L'allemand avait pénétré dans les villes par les fonctionnaires et les marchands; pourtant Flensborg et Slesvig seules étaient des villes de langue allemande et l'étaient depuis longtemps. En totalité la population du Slesvig parlait surtout le danois.

Schleswig-Holsteinisme. — En dehors du déplacement de la frontière de la langue, l'union avec le Holstein eut d'autres suites fâcheuses. La compréhension nette de la vraie situation du Slesvig s'altéra dans le Slesvig lui-même aussi bien que dans le reste du royaume. En Slesvig les hautes classes furent germanisées. A cause de leur supériorité sociale, elles étaient pleines de dédain pour le danisme des paysans, pour la langue danoise et pour tout ce qui n'était

pas allemand. Ce mépris est aussi un des traits du caractère germanique. Aux époques où l'idée d'Etat était bien plus avancée que l'idée nationale, le pays n'avait pas été attiré vers l'Allemagne. Les Allemands du Holstein et du Slesvig s'étaient trouvés satisfaits de l'union avec le Danemark. Mais quand le sentiment national allemand se réveilla soudain, au commencement du XIX[e] siècle, il exerça une puissante force d'attraction; les Allemands ne voulurent pas lâcher prise là où ils avaient déjà mis la main. Ils se prévalurent des nombreuses attaches qui indéniablement lient ensemble les deux duchés. Ils se refusèrent à voir le tort qu'ils faisaient à la vieille population du Slesvig et à l'antique royaume de Danemark. Le mouvement « Schleswig-Holsteinois » naquit alors. Il trouva son appui principal dans la bureaucratie commune aux deux pays. Depuis longtemps les grands propriétaires, qui d'ailleurs étaient allemands, avaient intérêt à ce que les deux duchés fussent réunis. Enfin un Frison, Uve Jens Lornsen, influencé par la révolution de juillet, provoqua une agitation nationale-libérale allemande qui trouva un écho dans les milieux bourgeois et universitaires; toutefois elle demeura circonscrite dans les classes intellectuelles. Bureaucratie, aristocratie, démocratie, jusqu'alors en conflit les unes avec autres, s'unirent pour soutenir les droits du duc d'Augustenborg.

Les Augustenborg se mettent à la tête du mouvement Schleswig-Holsteinois. — Les Augustenborg descendent, comme la famille royale qui règne actuellement en Danemark, les Slesvig-Holsten-Sönderborg-Glycksborg, du fils de Christian III, Hans, dit le cadet, pour le distinguer du frère de Christian III, Hans l'aîné. Le roi Frédéric II désira séparer les duchés pour les donner à son frère comme leur père Christian III les avait donnés au sien; mais il ne put mettre cette idée à exécution. Hans le cadet dut se contenter de grands biens et du titre de duc de Sönderborg avec le rang princier. Des branches différentes qui descendirent de lui, deux seules étaient encore représentées au XIX[e] siècle. Le Holstein, fief allemand, devait revenir à la ligne masculine des Oldenbourg qui remontait à Christian I[er]; et bien des choses portaient à penser que les Augustenborg en étaient les héritiers légitimes pour autant que la ligne masculine de la maison royale dût s'éteindre, ce qu'on avait tout lieu de croire chose prochaine. Au contraire, la loi du royaume donnait la succession du trône danois à l'héritière féminine la plus proche, si la descendance masculine de Frédéric III s'éteignait. Le Holstein devait donc être séparé du royaume; mais d'autre part les Augustenborg émettaient la prétention que le Slesvig en tout cas suivît le Holstein. On déterra alors les « Privilèges » de Ribe qui contenaient la phrase *ewich tosamende ungedelt*, pour l'éternité indivis.

Les rois Frédéric VI et Christian VIII voyaient de très mauvais œil la séparation du Holstein à laquelle d'ailleurs beaucoup de Holsteinois loyaux et de Danois étaient opposés. Ils ne voulaient pas entendre parler de la question de leur succession; elle resta donc dans le vague.

Ecrasés par l'orgueil allemand, les habitants danois du Slesvig finirent par lever la tête. Le Flensbourgeois, Christian Paulsen, qui avait pris parti contre les prétentions des Augustenborg, et Christian Flor, qui était né à Copenhague, furent les premiers qui réveillèrent le courage des Slesvigois. Ils étaient tous deux professeurs à l'Université de Kiel dont les maîtres et les étudiants, de futurs fonctionnaires Slesvigois, étaient tout à fait acquis aux idées du Schleswig-Holsteinisme. Mais bientôt les Slesvigois du Nord trouvèrent des chefs hardis et opiniâtres parmi des paysans comme Nis Lorenzen de Lilholt, Hans Nissen de Hammelev, Laurids Skau de Sommersted et parmi des habitants des villes comme les négociants P. C. Koch et Hjort Lorenzen de Haderslev et l'horloger Fischer de Aabenraa. Le mode d'élection aux États de Slesvig donnait la majorité aux grands propriétaires et, par suite, aux Allemands. Ce fut dans cette assemblée où le germanisme avait la parole que Hjort Lorenzen « parla danois et continua à parler danois » sous une tempête de colère de la part de l'orgueilleuse majorité. Et dans les grandes assemblées de Skamlingsbank où l'on vint en foule

du Slesvig et du reste du royaume, Laurids Skau plaida la cause de la langue maternelle injustement traitée, et ses paroles trouvèrent de l'écho dans tout le Danemark. On comprit alors seulement qu'il y avait un Slesvig danois qui était opprimé.

Au commencement de son règne Christian VIII avait introduit le danois dans les tribunaux et dans l'administration du Slesvig là où cette langue était déjà celle de l'Eglise et de l'école, c'est-à-dire dans tout le pays qui s'étend de la limite septentrionale au fjord de Flensborg. C'était une bonne chose, mais ce n'aurait dû être qu'un premier pas. Tout le mal n'était pas ainsi réparé. Depuis, sur beaucoup de points, le roi céda devant les exigences du Schleswig-Holsteinisme. Mais lorsque, dans « la lettre ouverte » du 8 juillet 1846, il décida que le Slesvig suivrait la loi successorale du royaume et par là débouta les prétentions du Schleswig-Holteinisme, il provoqua un tolle général dans ses rangs. La révolution de février et les mouvements de mars 1848 donnèrent la dernière impulsion à la révolte armée. Lorsqu'il en parle, le Holsteinois Carl Moltke emploie des expressions bien curieuses; il l'appelle « la révolte la plus honteuse qui ait jamais eu lieu en aucun pays, révolte qui avait été provoquée grâce aux mensonges et aux calomnies les plus éhontées, commencée par la trahison la plus noire, menée avec une dureté, un orgueil et une cruauté sans pareille, et terminée dans l'infâmie ». Ce fut une manœuvre des hautes classes,

et ce ne fut en aucune manière la lutte d'une population opprimée qui revendique ses droits.

La révolte des Schleswig-Holsteinois éclate en 1848. — Une assemblée de députés germanistes se tint en mars 1848 à Rensborg et réclama de Frédéric VII une constitution commune pour le Slesvig et le Holstein et le rattachement du Slesvig à la confédération germanique. Quand ces demandes eurent été rejetées, on nomma un « gouvernement provisoire » formé de représentants des diverses tendances de Schleswig-Holsteinisme, ayant à sa tête le prince de Nör, fière cadet du duc Christian d'Augustenborg. La plus grande partie des troupes se joint à eux parce qu'on leur raconte que le roi est prisonnier de la populace à Copenhague ; on leur fait croire qu'ils vont se battre contre des Danois soulevés et non contre leur duc, le roi. Le duc d'Augustenbourg luimême part pour Berlin et demande l'aide de la Prusse contre sa patrie; pour la première fois dans le cours de l'histoire,. elle intervient en Slesvig. Avant que vingt années se soient écoulées, elle s'y installera et y restera maîtresse.

La Prusse prend part à la guerre de trois ans (1848-1850). — Elle envoie des troupes contre nous de même que d'autres Etats allemands. Cette guerre pour nos antiques frontières nous a valu une série de précieux souvenirs. Mais, nous étions cette fois-là

encore tels que nous décrit la Saga d'Uffe, en temps de paix aimant trop nos aises pour croire au danger et par suite, pour être prêts. Lorsque l'ennemi est là nous nous battons et nous battons bien. Pendant toute notre existence, malgré notre situation particulièrement exposée, nous avons détourné de nous les plus grands malheurs, mais par leurs résultats, nos victoires n'ont jamais été que de demi-victoires. Il en fut de même en 1851. Nous battîmes les révoltés (Bov, 9 avril 1848; Frédéricia, 6 juillet 1849; Isted, 25 juillet 1850); les Prussiens nous battirent à Slesvig 23 avril 1848; mais ils furent battus à Dybböl le 5 juin de la même année; nous fîmes la paix en nous engageant à ne pas régler les affaires du Slesvig sans en avoir conféré avec les deux grandes puissances allemandes; à cette condition ils cessèrent la guerre. Lorsqu'elle fut terminée, après que les attaques des Schwlesig-Holsteinois contre Mysunde et Frederiksstad eurent échoué, nous eûmes le droit de nous sentir fiers du courage et de la fidélité de nos soldats. (*Heureux celui qui a vécu en un pareil temps avec son pays*, telles sont les paroles par lesquelles débute une de nos chansons); pourtant ce que nous avions souhaité n'était qu'à demi-atteint; cette union si dangereuse du Slesvig avec le Holstein était rompue; mais l'incorporation complète du Slesvig avec la patrie ne pouvait être réalisée. Nous avions appelé la nouvelle constitution qui nous avait été donnée pendant la guerre, « la loi fondamentale du Dane-

mark » ; elle ne devait jamais être que la loi fondamentale d'une partie du Danemark. Elle ne fut jamais appliquée en Slesvig.

L'emploi de la langue est réglé. — Quand le Danemark reprit en mains l'administration du Slesvig, son premier soin fut de régler la question de langue ; Tillisch, commissaire extraordinaire du gouvernement danois, publia des décrets dont le contenu était dû surtout au Slesvigois T. A. Regenburg, son secrétaire ; ils furent maintenus par le successeur de Tillisch, le Holsteinois Carl Moltke qui le remplaça en 1852. Ces décrets étaient conformes à l'état de choses existant. Le Slesvig du Nord qui parle danois conserve sa langue dans les relations officielles, le Slesvig méridional qui parle allemand conserve l'allemand ; entre les deux il y a une bande de terrain au nord de la Sli ; le Slesvig moyen forme les « districts mixtes » ; à tour de rôle la langue est danoise ou allemande ; dans les écoles on enseigne en danois, mais il y a des leçons consacrées à l'allemand ; devant les tribunaux on est libre d'employer la langue que l'on parle le plus facilement. Il y a quelques paroisses, de celles qui dans la dernière moitié du XVIIIe siècle avaient adopté l'allemand, où les grands paysans étaient germanisés, à qui les décrets, imposent la langue danoise pour l'école ; leur situation sert de base à une violente agitation dans toute l'Allemagne. En Danemark il y a bien des gens qui demandent

avec anxiété une plus grande liberté pour le germanisme; mais la liberté du germanisme en Angel par exemple ne peut signifier que la suprématie des grands paysans germanisés. Si les dispositions prises par Regenburg avaient eu le temps de porter leur fruit on eût été forcé de reconnaître leur sagesse. En dépit de l'agitation qu'entretenaient les Allemands, le danisme fit tranquillement son chemin et il eût pu à la fin du xixe siècle regagner tout le terrain perdu depuis le commencement. A l'assemblée des États, où il y avait une majorité de grands propriétaires, par conséquent une majorité allemande, la minorité, qui avait à sa tête Laurids Skau et Hans Krüger faisait constamment des progrès. Quand on fut près d'atteindre à l'égalité de voix avec les germanisés, l'assemblée fut dissoute (1863).

La question de la succession est réglée. — Après la guerre de 1848-1850, la question de la succession fut reprise, avec l'idée de trouver une solution grâce à laquelle toute la « monarchie danoise », comprenant aussi le Holstein et le Lauenbourg, donné au Danemark en 1815 en compensation de la Norvège unie à la Suède, pût rester non partagée après l'extinction de la ligne masculine avec Frédéric VII. Pour ce qui était du « royaume de Danemark » (le royaume avec le Slesvig), la succession pouvait passer à la nièce de Christian VIII, la princesse Louise de Hesse, qui était mariée au prince Christian de Glyksborg (Chris-

tian IX). Pour ce qui était du Holstein, le prince Christian, comme descendant de la ligne masculine d'Oldenbourg, pouvait prétendre à en hériter. Le prince Christian et les enfants mâles nés de son mariage avec la princesse Louise de Hesse furent reconnus comme les héritiers légitimes de toute la monarchie par ceux qui pouvaient y avoir droit et qui renoncèrent à leurs droits. Ces dispositions furent approuvées à Londres le 8 mai 1852 par les cinq grandes puissances, donc par la Prusse et l'Autriche, ainsi que par la Suède et la Norvège, et furent ratifiées le 31 juillet par le Rigsdag danois. Le duc d'Augustenborg, à qui l'Etat danois, pour une somme importante, acheta ses propriétés en Slesvig, s'engagea à ne rien entreprendre contre la monarchie danoise ni contre l'ordre de succession au trône tel qu'il venait d'être établi.

L'essai tenté pour régler les rapports du Slesvig avec le royaume échoue contre l'opposition allemande. — Le Danemark s'était plié aux exigences de la Prusse et de l'Autriche demandant que les relations des deux duchés avec le royaume ne fussent réglées qu'après une entente avec les deux grandes puissances allemandes. Cela amena les négociations de 1851 dont le résultat fut de décider que le Slesvig ne devait pas être rattaché plus étroitement au royaume que le Holstein, ce qui signifie que le désir du peuple danois d'adopter une « politique de l'Eider »

devait céder devant la nécessité d'accepter « l'Etat unitaire » qui, par cela que la séparation entre les duchés était maintenue, enserrait avec un même lien le royaume aussi bien que le Slesvig, le Holsten et le Lauenbourg. Mais tous les efforts du Danemark pour établir un pareil état de choses se heurta à une opposition irréductible de la part des Holsteinois et des puissances allemandes et on dut finalement abandonner cette tactique. On pensa à régler la situation du Slesvig dans la monarchie danoise d'une autre manière, c'est-à-dire par un partage de ce pays d'après les nationalités, et cette idée fut surtout acceptée avec faveur par les libéraux-nationaux avant et pendant la guerre. Pour beaucoup de raisons on ne pouvait accepter ce point de vue et aucun des hommes politiques responsables n'osa le soutenir réellement. Il était impossible de tracer une ligne de partage qui ne prêtât pas à des contestations et l'idée, lorsqu'elle fut exprimée, fut très mal accueillie par les masses dans le royaume, en Slesvig et en Holstein. Il n'y avait donc pas d'autre solution que de revenir à la politique de l'Eider; la majorité du peuple danois la réclamait; aussi les fondateurs des *Amis des paysans* (1) prièrent-ils le roi de choisir

(1) Société fondée en 1845, à l'époque où le Danemark réclamait une constitution. Ses membres, qui avaient d'abord cherché à recueillir des informations sur la condition des paysans, voulaient à la fois défendre leurs intérêts et les préparer à prendre part à la vie politique. Leurs tendances étaient celles de la gauche modérée d'aujourd'hui. Les « Amis des paysans » ont disparu en 1866. (J. C.)

des ministres qui reconnussent « l'Eider comme frontière du royaume, la constitution de Juin comme l'étendard du royaume et les peuples frères scandinaves comme alliés ».

C'était le souhait ardent de notre peuple de conserver la frontière vieille de plus de mille ans, mais sa volonté n'était ni assez puissante ni assez profonde pour faire de ce désir une réalité. Le danger de la politique adoptée était facile à découvrir et pour s'en préserver il fallait pouvoir se défendre; or la défense n'était ni forte ni organisée; on n'avait pas fait les sacrifices nécessaires. Il eût fallu fortifier solidement le Danevirke, mais cela eût entraîné de grandes dépenses. D'autres plans pouvaient être adoptés. On choisit un juste milieu. Nous nous fiâmes davantage au secours que devaient nous apporter les peuples frères et l'Europe qu'à nos propres forces; on pensa qu'en somme tout s'arrangerait. C'est dans ces circonstances que nous fut donnée en 1863, sous le ministère Hall, la « Constitution de novembre » qui marquait un pas décisif vers la politique de l'Eider et un abandon définitif de celle de l'état unitaire.

La guerre contre la Prusse et l'Autriche en 1864. — C'est alors que mourut Frédéric VII. Cet événement ne pouvait arriver à un moment plus mal choisi. Ses droits sur toute la monarchie étaient incontestables et incontestés. Ceux de Christian IX

devaient aussi paraître inattaquables après la conférence de Londres. Mais les puissances allemandes trouvèrent pourtant tout de suite un prétexte pour faire la guerre. Elles déclarèrent, sans la moindre raison, qu'elles avaient donné leur signature à condition que l'on adopterait le système de l'Etat unitaire, que par conséquent la Constitution de novembre les déliait de toute obligation. C'est la Prusse qui, sous la conduite de Bismarck, prend la tête et les hommes d'Etat autrichiens, peu perspicaces, la suivent. Les Augustenborg ne restent pas silencieux. Malgré sa renonciation, le vieux duc transmet ses droits sur les deux duchés à son fils qui déclare qu'il va gouverner. Après six mois de guerre, le Danemark est battu par les mêmes puissances contre lesquelles presque toute l'Europe aujourd'hui a dû entrer en lutte. Mais après que Christian IX, à la paix de Vienne, 30 octobre 1864, ait été contraint de « renoncer à tous ses droits sur les duchés de Slesvig, Holstein et Lauenbourg en faveur de Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse, s'engageant à reconnaître les dispositions que Leurs dites Majestés prendront à l'égard de ces duchés », Bismarck se fait donner par les juristes de la couronne prussienne une attestation qui établit que les Augustenborg n'ont aucun droit sur les duchés et que par conséquent ils appartiennent... à la Prusse et à l'Autriche ; l'Autriche continue à soutenir les droits des Augustenborg. La guerre de 1866

tranche la question entre les deux alliés. Le 12 janvier 1867 le Slesvig est incorporé à la Prusse.

Tous les peuples ont dû combattre pour leurs frontières. Il n'y a donc pas à s'étonner que nous ne soyons demeurés en possession de notre frontière méridionale que par la lutte. Si nous avions cédé, au cas où cela eût pu se faire, nous n'aurions pas eu davantage la paix ; nous aurions seulement combattu sur un front plus faible. Il est souvent arrivé au cours de notre histoire que le désir de rendre le combat moins âpre, inspiré par l'absence de vastes horizons, nous a conduits dans des voies fatales. Les Jutlandais du Sud en ont porté la peine et la situation du royaume n'a pas été meilleure. Mais l'histoire a-t-elle dit son dernier mot en 1864 au sujet du Slesvig? Ceux dont la vue est bornée disent oui, mais les Jutlandais méridionaux n'ont pas la vue bornée, et il n'y a pas de raison pour que nous aussi nous l'ayons moins clairvoyante qu'eux.

LES LIENS INDESTRUCTIBLES

Le Slesvig de 1864 à 1914.

par J. C. MÖLLER

Tandis que la guerre mondiale remplit toutes les pensées et que l'avenir de l'Europe semble, sur beaucoup de points, devoir se transformer pour devenir si différent de ce qu'il a été, en Danemark, on songe au passé, au présent et à l'avenir du Slesvig, et on en parle entre soi. Nous chercherons à montrer, en quelques traits essentiels, ce qu'a été la vie de nos compatriotes pendant les longues années qui se sont écoulées depuis l'annexion jusqu'en 1914.

Ce qui est arrivé en 1864.

Par trois guerres, Bismarck a bâti l'empire d'Allemagne et en a fait une grande Prusse à la Hohenzollern. La première fut la guerre contre le Danemark. La chance avait favorisé la race qui, de son burg des montagnes de Souabe, était venue s'établir dans les plaines du Brandebourg, qui, plus tard, avait échangé le chapeau d'électeur contre la couronne toute neuve des rois de Prusse et qui, lorsque l'étoile des Habsbourg eût perdu sans retour son ancien éclat, au milieu du XIXe siècle, se trouva en face d'un but nouveau et encore plus beau, la couronne impériale

d'Allemagne. La Prusse se fit le héraut de l'idée nationale en Allemagne et de l'unité allemande. Le génial et hardi conseiller de Guillaume I[er] vit tout le parti que l'on pouvait tirer du conflit dano-allemand. La délivrance des frères « Schleswig-Holsteinois » opprimés par les Danois était une cause populaire, et l'adversaire à vaincre n'était que le faible Danemark.

La guerre de 1864 contre le petit voisin du nord eut donc lieu. Pour l'Allemagne, ce ne fut qu'un degré de l'ascension; mais pour la France de Napoléon III, ce fut une méprise fatale; pour l'Angleterre, ce fut la plus grande faute qu'elle ait commise au XIX[e] siècle; pour le Danemark, ce fut la déception qui suit un acte de confiance mal placée, l'ère sombre des espérances brisées.

Et l'Allemagne continua à marcher vers la domination du monde; 1866, 1870, Heligoland, le canal de Kiel, le domaine colonial, la Triple Alliance, le commerce du monde, chacune de ces étapes marquait un pas en avant... vers 1914. Mais le Danemark?

Pour nous, 1864 signifia plus que la perte d'une partie de notre territoire, ce fut pour une longue suite d'années la perte de la foi en la force et la vie de notre peuple.

Nous voyons alors deux courants se faire jour et se heurter, l'un que caractérisent ces mots « A quoi bon? », l'autre qui s'inspire de la devise de Dalgas : « Il faut regagner au dedans ce qui a été perdu au

dehors. » Nous tournâmes nos regards à l'intérieur, les progrès matériels nous occupèrent, d'âpres luttes politiques nous divisèrent, et, même moralement, nous n'apportâmes qu'un faible soutien aux Danois du Slesvig; ils menèrent seuls leur dur combat. Pour les hommes qui dirigeaient notre politique étrangère, c'était une question gênante, désagréable, qu'on éludait le plus possible; pour nos hommes politiques, c'était une affaire dont, bien entendu, on ne pouvait nier l'existence purement et simplement, mais à laquelle on évitait de toucher; pour beaucoup de cœurs fidèles, c'était une douleur amère et profonde. Alors vint 1914; l'Allemagne récolte les fruits de sa politique, l'Angleterre, la France et la Russie, les fruits de la leur. Nous sommes neutres; toutes les considérations possibles nous forcent à l'être, et, depuis longtemps, nous avons appris à nous taire et à attendre. Mais aucune puissance au monde ne peut empêcher le meilleur de nos pensées d'aller vers le Slesvig; plus que jamais nous sentons que nous ne faisons qu'un avec nos compatriotes d'au delà de la frontière.

Le Slesvig, 1864-1878. — Même si, pour les Allemands, l'acquisition du Slesvig n'était qu'une conséquence de l'union de ce pays avec le Holstein, union résultant de certaines circonstances historiques et politiques, le gouvernement prussien a pourtant dû se faire cette question : Y a-t-il quelque chance pour

que la conquête du Slesvig septentrional amène la fin de la lutte de frontière? Etant donné la mentalité des Allemands telle que nous la connaissons, nous sommes assurés que la réponse a été affirmative. Les Slesvigois ne devaient-ils pas préférer le puissant empire d'Allemagne au faible Danemark? L'opposition à la Prusse ne devait pas être de longue durée. En vérité y avait-il jamais eu de lien profond entre le Slesvig et le Danemark? Les Slesvigois partisans de l'Allemagne et les Slesvigois partisans du Danemark étaient tellement mêlés qu'il était impossible de tracer une frontière nationale qui pût entretenir dans le peuple l'espérance d'un retour au Danemark. Je ne prétends pas que ces pensées aient été dominantes parmi les hommes d'État allemands, mais tout Allemand les a plus ou moins adoptées quand il s'est agi de justifier 1864.

La première tâche des Danois du Slesvig fut donc de prouver à l'Allemagne, au Danemark, au monde entier, qu'*il existait vraiment un Slesvig danois,* que ce n'était pas seulement un groupe de paysans et de petits bourgeois parlant danois qui, aux états de la province, s'étaient unis pour défendre leur langue et leurs droits, mais que le Slesvig du nord était habité par une population de langue et de cœur danois. Et cette tâche devait être accomplie sans aucune aide de la mère-patrie et par une population où les sentiments de solidarité, l'esprit d'organisation n'avaient pas encore eu le temps de se développer, qui devait

lutter en même temps contre deux adversaires, le Schleswig-Holsteinisme qui comptait aussi dans ses rangs des gens parlant danois, et contre le prussianisme soutenu par le gouvernement.

Les élections au Reichstag prouvent l'existence d'un Slesvig danois. — La paix de Prague en 1866 avait apporté une promesse de la Prusse aux Danois du Nord-Slesvig; ce fut et c'est encore un réconfort pour les Danois du Slesvig; les gens qui n'avaient pas une orientation très précise y trouvèrent une raison d'espérer, mais ce n'a pas été et ce n'est pas le fondement sur lequel repose le danisme dans le Slesvig. La ligne fut tracée par les élections de 1867 au Reichstag de l'Allemagne du Nord. Ce jour-là tous les Slesvigois danois, de la Kongeaa au fjord de Flensborg, de Röm à Als répondirent à l'appel. La question était posée clairement et simplement. Y a-t-il un Nord-Slesvig danois? La réponse fut donnée clairement et simplement par 24.000 Danois. Nous sommes Danois et nous restons Danois, tel fut le sens de leur vote. Des cent paroisses situées au nord de la ligne Flensborg-Tönder, il n'y en eut bel et bien qu'une seule qui faiblit, Rasvted, le petit village de la lande sur lequel régnait un grand paysan germanophile, This Stenholdt, mais par contre, au sud de la ligne, le village de la lande, Karlum, apporta une majorité danoise. Le jour où les élections eurent lieu, une barrière invisible fut

plantée ; un peuple dans la peine avait parlé à l'Allemagne et à nous autres Danois. Le paragraphe des promesses avait répandu l'espérance dans le Slesvig du Nord ; mais il l'avait éteinte pour le danisme plus faible et asservi depuis des années au sud de la ligne. On y resta inactif tandis qu'au nord l'effort redoublait.

L'Emigration. — Ce furent de lourdes années de travail qui suivirent. L'espérance de la réunion au Danemark attira les jeunes gens vers le nord entre 1866 et 1870, en 1870 même ; jusqu'à 1880 une procession de jeunes et de vieux passa la frontière ; on ne pouvait faire autrement que de croire que la parole donnée serait tenue (1).

La petite population du Slesvig du Nord était en 1864 de 160 à 180.000 personnes et, entre 1866 et 1880, 51.000 âmes émigrèrent au nord, toujours au nord ; la meilleure jeunesse s'en va et elle laisse le désert derrière elle ; un flot de fonctionnaires allemands vient du sud et lentement le danisme recule vers le nord ; les années passent sans qu'arrive ce que tout le monde attend. Notre nombre diminue impitoyablement ; les vieux s'en vont aussi ; ils veu-

(1) Il peut paraître singulier que tant de Slesvigois aient opté quand ils croyaient qu'ils seraient appelés à voter dans un temps peu éloigné ; mais il faut se rendre compte qu'ils s'imaginaient conserver l'indigénat qui leur eût permis de prendre part au plébiscite. (J. C.).

lent revoir les fils qui les ont laissés derrière eux et à qui on ne permet pas de revenir.

Les Danophiles sont de moins en moins nombreux en Slesvig, mais l'espérance ne les abandonne pas.

La radiation du paragraphe V. — Alors la Prusse commet sa plus grande faute; en 1878 elle se déclare déliée de la promesse contenue dans le paragraphe V. Ce n'est pas plus tôt fait qu'on se rend compte qu'il faut recommencer le combat sur de nouvelles bases. Soudain s'arrête la procession des jeunes gens vers le nord; à présent il n'y a que quelques vieillards qui rejoignent leurs fils, les jeunes restent; ils comprennent tout d'un coup qu'il s'agit de préserver chaque pouce de terre, de garantir chaque iota de son droit; dès lors il est juste de dire, avec le poète, « que pour les vieux qui s'en allaient — il y avait partout des jeunes — qui se montraient chaque fois qu'ils étaient appelés ».

Avant 1878, l'ancienne génération qui avait mené le combat, avait cédé devant la force, tout en restant ferme dans l'espérance et la foi; depuis la lutte incomba à une nouvelle génération aussi énergique que la première, une génération à qui il fut donné de voir poindre de meilleurs jours.

Pour caractériser le combat solitaire des Slesvigois du Nord défendant leur droit pendant les pénibles années qui vont de 1864 à 1878, on peut répéter les paroles gravées sur la pierre de Brŏns :

« Non le souvenir d'un jour brillant, seulement celui d'un battement de cœur fidèle ».

1878-1898. — La radiation du paragraphe V sur laquelle du côté allemand, on avait tant compté, eut de tout autres effets que ceux qu'on avait attendus. Pour la seconde fois une manœuvre du gouvernement allemand avait échoué contre la fermeté inébranlable avec laquelle la population défendait un droit reconnu par les traités, un droit historique et avant tout national. 1867 et 1878 marquent deux expériences de la politique allemande dans le Slesvig du Nord. Le grand danger qui avait menacé le danisme dans les années de l'émigration, celui de voir la terre du paysan danois passer dans des mains allemandes fut alors conjuré pour des années. Et, il faut le remarquer, ce résultat ne fut dû qu'aux efforts des Jutlandais du Sud, sans aide ni soutien venant de l'extérieur.

Pourtant, entre 1878 et 1887, le nombre des électeurs danois continua à diminuer jusqu'aux élections de 1886 où il descendit à 11.600, la moitié du nombre des voix aux élections de 1867; mais ce n'était qu'une suite naturelle de l'émigration des années précédentes; il fallait du temps avant que les rangs ne fussent de nouveau remplis.

La germanisation systématique. — Le gouvernement allemand confia au président supérieur von

Steinmann le soin de germaniser le Slesvig. Il appartenait à la vieille école des fonctionnaires prussiens, positifs et intelligents, sachant avoir la main brutale à l'occasion, n'ignorant pas le bon effet que peut faire sur une population un mot inspiré par la justice. Jusqu'alors le travail de germanisation avait été dépourvu de plan ; on s'était fié au temps et à l'émigration pour avancer la germanisation du pays ; on changea alors de tactique. Une nouvelle loi électorale empêcha que le danisme fût représenté dans le landtag provincial commun au Slesvig et au Holstein où jusqu'alors le vieux P. Skau, de Bukshave, le frère de Laurids Skau (1), avait été le leader du groupe danois.

Il ne put désormais y avoir de majorités danoises dans les conseils généraux parce que la nouvelle loi électorale empêchait que les grandes majorités danoises n'influâssent sur les élections et elle ouvrit la possibilité, qui devint plus tard une réalité, de refuser la ratification d'élections de Danois pour être mis à la tête des affaires des communes. En un mot, grâce à la loi électorale, on arracha aux gens

(1) Paysan slesvigois qui, par son ardent amour du Danemark et par ses dons d'éloquence, a joué un grand rôle dans le réveil patriotique du Slesvig qui eut lieu entre 1848 et 1864. Son frère, P. Skau, fut, après 1864, un des chefs de la résistance du Slesvig. En 1868 il fut élu membre du conseil d'arrondissement et en 1880 membre du landtag provincial où il siégea jusqu'en 1888. Il fut aussi membre du synode provincial. Il est mort au mois de mars 1917 à l'âge de 91 ans. (J. C.)

le droit de se gouverner pour les affaires de la commune tandis que l'on travaillait à exclure la langue allemande de l'église et de l'école. Par la loi scolaire de 1888, l'enseignement dans la langue maternelle fut interdit. En apparence le germanisme remporte une série de victoires, en apparence seulement, car si l'on regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il n'y a là que des coups portés contre la conscience danoise qui grandit et se fortifie dans la population. L'obscur et brumeux Schleswig-Holsteinisme avait marché de défaite en défaite dans les élections; vers 1875, il n'avait déjà plus d'influence. Pour les uns il a été la transition qui les a conduits dans les rangs allemands, qui en a fait, en dépit de leur langue maternelle qui était le danois, des partisans fanatiques de la domination étrangère; pour d'autres, il n'a que pendant un temps caché à leurs regards les faits véritables et aujourd'hui ceux-là se sont rapprochés du peuple dont ils étaient sortis. L'augmentation du nombre des jeunes dans les rangs danois inspire une confiance tranquille dans l'avenir et en 1881 on s'unit pour fonder *la Ligue de la langue* dans le but de protéger les droits de la langue maternelle. On sait qu'il faudra des années encore avant que le chiffre des voix cesse de diminuer; on attend ce jour avec le même calme et la même assurance que l'on avait conservés pendant le temps où il diminuait continuellement et dans d'énormes proportions. L'administration de la

commune est enlevée aux Danois, mais avec une énergie infatigable ils se remettent à la tâche et, à mesure que l'enseignement de la langue maternelle devient plus difficile, puis finit par disparaître, une nouvelle procession de jeunes gens monte vers le nord. Mais à présent, ils ne s'enfuient pas de leur pays; jeunes hommes et jeunes femmes ils fréquentent les écoles primaires supérieures et les cours post-scolaires danois pour revenir mieux armés continuer la lutte en faveur de la cause qu'ils ne se sentent pas le droit d'abandonner. Alors la germanisation est en décroissance comme toute chose étrangère et ennemie lorsque la santé revient dans le corps et dans l'âme d'un peuple; le gouvernement traite la population danoise d'une façon qui ne peut se justifier et qu'il ne cherche d'ailleurs pas à justifier en invoquant la conduite des Danois. Car que font-ils sinon ce qui est du droit de chacun? Dans le cadre des lois de l'Etat ils s'efforcent de défendre leur langue et leur liberté personnelle, ils continuent d'espérer en la victoire de leur juste cause, mais quelle est la puissance terrestre qui peut briser une espérance? Ils combattent sur le terrain du droit; il n'y a pas un acte qui puisse justifier et excuser la conduite de l'Allemagne envers les Danois du Slesvig.

La résistance systématique des Danois du Slesvig. — L'année 1887 marque un tournant. Désormais le

nombre des électeurs commence à croître. En 1888 le Danisme s'organise au moyen de la *Ligue électorale* et en 1892 est fondée la plus grande des unions qui doit devenir la pierre augulaire de la défense danoise, *la Ligue scolaire*, qui offre aide et soutien aux jeunes gens qui ne peuvent faire eux-mêmes les frais d'un séjour dans une école supérieure danoise et aux jeunes cultivateurs qui veulent fréquenter un des établissements agricoles du Danemark.

C'est grâce au travail et à l'organisation de la nouvelle génération que les grandes pertes d'hommes ont été compensées peu à peu; plus loin au sud, en particulier dans l'arrondissement de Tönder, le danisme, pendant les années de diminution, s'est affaibli. Il y a même des paroisses où aux élections il n'y a pas une seule voix danoise ; ces jours-là les Danois restent chez eux et les Allemands seuls vont voter. Il faut opérer une résurrection et tout rebâtir avec un nouveau courage. Mais on s'arme aussi du côté allemand; « l'Union allemande » est créée et s'efforce d'unir les deux groupes si différents de gens dévoués à l'Allemagne, les innombrables fonctionnaires et les grands paysans de langue danoise, de tendances allemandes, appelés les *hjemmetysker*, les Allemands de l'intérieur, et on dirige son attention sur ce que le danisme possède de plus précieux, la terre danoise; une « Société de colonisation » est fondée dans le but d'attirer des colons allemands dans le Slesvig du Nord, de les

établir au milieu de la population danoise afin de rompre son unité; le germanisme paraît de plus en plus fort dans les années qui suivent 1890, mais l'élément danois s'affirme aussi de plus en plus; il regagne dans ce combat inégal tout ce qui est perdu; les tentatives faites par le gouvernement pour l'arrêter par des barrières artificielles échouent en raison de cette vérité bien simple, mais éternelle « que jamais un peuple ne disparaîtra qui ne le veuille bien. »

Les années qui se sont écoulées de 1878 à 1898 ont apporté au gouvernement allemand une nouvelle expérience, celle de l'impuissance du pouvoir et des droits de la vie; si l'on veut conserver une population contre son gré, il faut alors que la force mâte le droit. On le comprend à Berlin et on envoie en Slesvig Ernst Mathias von Köller.

1898-1908. Le régime Köller (1897-1901). — On se rappellera longtemps en Slesvig le nom d'Ernst Mathias von Köller. Ce fut la domination des *Junker* qui, comme un orage, s'abattit sur la terre conquise. Il arriva avec la volonté de briser toute résistance et avec la foi en la victoire finale... Et il devint, pour la cause qu'il servait, l'homme de la faillite. Les années où von Köller et ses successeurs et leurs collaborateurs Wilmowski et le président du gouvernement Dolega von Koszierowski et les collaborateurs de leurs collaborateurs, les préfets, Docteur

Mauwe, von Becherer, le sous-préfet Winter von Adlersflügel, le docteur Hahn, le pasteur Jacobsen et beaucoup d'autres gouvernèrent le Slesvig du Nord, furent pour le danisme des années d'épreuve, mais il sortit de la lutte purifié, plus fort qu'il n'était auparavant.

Le gouvernement avait mis dans la main du président supérieur de nombreux moyens de répression et M. von Köller en usa dans toute leur étendue. Plus de mille hommes et femmes qui vivaient dans le Slesvig du Nord et dont la famille y avait vécu depuis des siècles furent chassés de leur foyer; des hommes qui remplissaient leurs obligations envers l'Etat prussien depuis des années furent privés soudain de leurs droits de citoyens et expulsés. De vieilles gens infirmes, des femmes malades et des enfants furent exilés en plein hiver, après quelques heures d'avertissement; une nouvelle procession se dirigea vers le Nord, non la procession des jeunes qu'on avait vue passer après 1864 et en 1870, non la procession des hommes et des femmes allant se munir de connaissances et de force dans les écoles du Danemark, mais la procession des faibles, des vieux et des pauvres. Et l'orage passa sur le Slesvig du Nord... Les paroles du docteur Mauwe à la population : « Si l'un de vous fait une faute, tous seront punis », furent réellement la maxime sur laquelle on se régla. Les *Maisons d'Assemblées* danoises furent fermées sous de futiles prétextes, les ligues et la

presse danoise furent dénoncées, le châtiment et la ruine atteignirent tout le monde. L'Allemagne se jeta sur la population danoise avec toute sa force brutale pour l'empêcher de se réclamer du droit ; on insuffla une nouvelle vie aux unions de colonisation, les *hjemmetysker* furent écartés de la direction de l' « Union allemande » et le fonctionnaire qui avait la plus grande haine pour le Danemark et le danisme du Slesvig du Nord, le docteur Hahn, fut nommé directeur de l'Union et célébré, côte à côte avec M. von Köller, comme le libérateur du germanisme. Il n'y a qu'une dizaine d'années qu'une pareille chose est arrivée. Enfin on voulut se servir du moyen qui le plus sûrement devait atteindre le but ; on priva les parents danois du droit d'élever leurs enfants qu'on prétendait leur arracher de force.

Mais les années passèrent et les effets de ce régime se montrèrent ; quelques-uns faiblirent, mais un plus grand nombre répondirent à l'appel ; et en 1897 ils marchèrent aux urnes en rangs aussi serrés ; ils s'en fallut de peu que l'on montrât qu'on était aussi fort qu'auparavant.

M. von Köller s'en alla comme un homme battu ; le travail de germanisation fut interrompu par la faillite de la « Société de colonisation » et de son directeur, le pasteur Jacobsen, un *hjemmetysk* ; parmi les Allemands eux-mêmes, il s'éleva des voix pour demander que l'on cessât cette lutte sans espoir. L'empereur Guillaume honora Copenhague de sa

présence, la convention au sujet des optants fut négociée en 1907 (1); on insistait sur les rapports cordiaux qu'il y avait entre le Danemark et l'Allemagne et le malheureux M. von Bülow devint président supérieur. Telle est l'histoire de la période Köller dans ses traits essentiaux. L'orage s'apaisa et les élections de 1908 pour le Landtag montrèrent que les majorités danoises avaient augmenté dans l'arrondissement menacé d'Aabeuraa-Sönderborg. Le danisme avait résisté à l'épreuve et M. Tschirschnitz, le préfet de Sonderborg, homme d'âge et d'expérience, dit avec raison ces paroles amères : « J'ai travaillé pendant trente ans à germaniser le Slesvig. Ce sont trente années de ma vie qui n'ont servi à rien ».

1908-1914. La lutte pour la terre. — Ces six années furent de nouveau une période de travail pour les

(1) Accord conclu entre le Danemark et la Prusse pour déterminer la situation des *hjemlöse* (sans patrie). Ceux-ci sont des fils d'optants qui, à cause des principes différents inspirant la législation allemande et la législation danoise, et de certaines imprécisions du traité de Prague, ne sont ni Danois ni Allemands; ce sont aussi des fils d'ouvriers et de domestiques danois venus en Slesvig depuis la guerre. Les uns et les autres se sont attachés au pays dans lequel ils sont fixés et voudraient pouvoir s'y établir sans crainte d'être expulsés à tout moment; mais l'administration ne leur accorde pas la naturalisation parce qu'on suppose qu'ils renforceraient le parti danois. Les persécutions dont ils ont été l'objet ont eu un caractère révoltant. La convention de 1907 n'a réglé la situation que d'un petit nombre d'entr'eux puisqu'il y en avait encore 2.000 au moment de la guerre. Depuis, pour les sauver du service militaire, le Danemark les a naturalisés en masse. (J. C.)

Slesvigois du Nord; dès lors les Allemands s'en prennent à la vie économique: ils veulent s'emparer des propriétés et faire reculer la population paysanne; le prix du combat, ce sont les enfants et la terre. Les Allemands comprennent que s'ils arrivaient à gagner la jeunesse, c'en serait bientôt fini de toute opposition; on se sert de la pure contrainte à la manière prussienne. La loi de 1888 qui interdit absolument l'emploi du danois à l'école, la tentative faite en 1900 pour soustraire les enfants à l'autorité de leurs parents, le projet d'interdire, de par la loi, aux jeunes gens la fréquentation des écoles post-scolaires du Danemark, et, à cette fin, pendant les dernières années, l'institution d'un enseignement post-scolaire obligatoire, tout cela n'avait pas d'autre but. De telles mesures témoignent d'une singulière inintelligence de cette vérité que « le nom maternel est un nom céleste, aussi loin que bleuissent les flots (1) ». Il y a là une incompréhension singulière de l'âme du paysan jutlandais. Les Prussiens n'avaient pas encore complètement abandonné l'idée qu'ils pouvaient gagner le cœur de la jeunesse par l'enseignement post-scolaire obligatoire et par les naïfs essais qu'ils faisaient pour imiter les écoles pri-

(1) Ce sont les deux premiers vers d'une poésie de Grundtvig qui se trouve, de même que d'autres cités plus haut, dans le *Livre bleu de chansons*; ce volume contient une série de chants populaires et de poésies des grands écrivains scandinaves mises en musique, toutes inspirées par l'amour du Danemark, que les Slesvigois chantent en chœur dans leurs assemblées. (J. C.)

maires supérieures du Danemark; ils en fondait à Tinglev et à Nordborg; mais cette foi elle-même n'était pas très solide; il est tout naturel qu'on se soit alors tourné vers la question de la terre avec le sentiment instinctif que si l'on pouvait arracher le paysan à sa propriété il serait à la fois sans racine et sans courage. Le mouvement commence; on attire par les avantages économiques que trouve le paysan dont les affaires vont mal à emprunter à l'Etat. Ceux qui succombent à la tentation ont désormais pieds et poings liés; une loi assure à la Prusse le droit de priorité en cas de vente d'une terre dont le propriétaire a eu recours à l'Etat et un droit de priorité à un prix relativement inférieur à la valeur de la propriété. On s'est rendu compte qu'il était impossible à l'Etat d'acheter les propriétés pour en chasser les possesseurs, mais dès lors on cherchera à exercer un contrôle sur les ventes de terre en raison du droit que l'on possède de s'emparer de toute propriété à vendre dont l'acheteur ne paraît pas suffisamment « national » au gouvernement. Enfin on applique la loi d'expropriation; mais il apparaît alors ce qui est arrivé si souvent déjà que lorsque les attaques deviennent plus violentes, la défense découvre de nouveaux moyens de parer les coups.

Les paysans s'unissent pour former *l'Union de crédit du Slesvig du Nord* et ils fondent aussi *la Défense de la terre*. On accepte le combat imposé ;

on le soutient avec adresse et avec succès. La lutte pour la terre danoise a enrichi le gouvernement d'une nouvelle expérience, chèrement achetée comme les précédentes.

Les dernières années apportent aussi la désunion dans les rangs allemands; un certain nombre de prêtres, d'instituteurs et de paysans germanophiles rompent avec « l'Association allemande » et fondent « la Ligue de la paix » qui a bien pour but de germaniser mais qui veut se servir d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'alors.

Aux élections de 1912 elle présente son propre candidat dans la première circonscription, celle des arrondissements de Sönderborg et d'Haderslev, sûrement acquis aux Danois. Telle est la situation au début de la fatale année 1914.

1914. Le pays. Le peuple. — L'expérience avait appris à l'Allemagne qu'il y avait un Slesvig danois en 1864 et que personne n'eût pu le contester. Mais à présent? Souvent, trop souvent, on entend des mots comme ceux-ci : Il vaut mieux qu'ils abandonnent la lutte... ils pourraient vivre tranquilles... Cela ne nous apportera que des difficultés de continuer à penser au Slesvig... Le pays sera économiquement ruiné si nos espérances se réalisent... Après tout il est allemand... Ne soulevons pas l'affaire de nouveau... De telles paroles ne sont pas le résultat de réflexions conscientes, mais on les répète par inintelligence,

étourderie, parce qu'on est superficiel; et pourtant « *la question du Slesvig* » *est une question de vie ou de mort pour le Danemark*. Il n'y aura pas de Danemark sans un Slesvig danois, pas plus qu'il n'y a de frontière sans une sentinelle.

Mais alors cette question se pose : Notre sentinelle est-elle aussi forte aujourd'hui qu'elle l'était au temps de nos pères?

Quelques faits parleront mieux que beaucoup de mots : La partie du Slesvig qui est située au nord de la ligne de partage historique et nationale qui va du fjord de Flensborg aux marais de Tönder a une étendue d'environ 70 lieues carrées et comprend les arrondissements de Haderslev, Aabenraa, Sönderborg et Nord-Tönder, de même que les paroisses de Bov, Hanved, Oversö et Valsböl de l'arrondissement de Flensborg, en tout 107 paroisses rurales, 6 bourgs et, y compris Flensborg, 5 villes. Aux dernières élections, dans ces districts 89 paroisses rurales ont donné une importante majorité danoise, dans une paroisse rurale il y a eu égalité, et dans 17 il y a eu une majorité allemande; 12 de celles-là se trouvent dans Nord-Tönder, une seule dans la circonscription Haderslev-Sönderborg. A cela on répliquera : il y a pourtant une masse importante de germanophiles dans le Slesvig septentrional. Pour les arrondissements de Sönderborg et d'Haderslev, on peut répondre par un non très net. Aux élections de 1912 la situation dans ces arrondissements de la première

circonscription était environ de 11.400 voix danoises contre 5.200 allemandes et 1.100 socialistes. Mais il faut se rappeler que tandis que les voix danoises sont celles de gens fixés depuis longtemps dans le Slesvig du Nord et indépendants de toute manière qui ont voté pour affirmer les droits des Danois, sur les 5.200 voix allemandes 2 à 3 mille sont celles d'employés, de fonctionnaires et d'autres personnes dépendant de l'Etat et qui, pour la plupart, n'habitent le pays qu'en passant, qui, en tous cas, dépendent des transformations de l'Etat allemand. Le reste, 2 à 3.000 voix, se partage ainsi : 1° commerçants et ouvriers allemands dans les villes; 2° fermiers et régisseurs prussiens à la campagne; 3° colons venus du sud et enfin, 4° les quelques paysans danois germanisés qui encore pour une grande part, en raison de leur Schleswig-Holsteinisme, se conforment aux avis des fonctionnaires allemands ; leur nombre peut être estimé à 8 ou 900, mais il diminue à chaque élection, car les jeunes gens dans les familles de *hjemmetysker* entrent généralement dans les rangs danois. On peut citer comme paroisse rurale typique celle où l'on compte de 100 à 120 voix danoises contre 10 à 15 allemandes, ces dernières se distribuant ainsi : 1° l'administrateur de la commune, danois germanisé; 2° le substitut de l'administrateur de la commune, également germanisé; 3° le gendarme; 4° deux ou trois fermiers ou gens qui ont reçu des prêts de l'Etat; 5° l'admi-

nistrateur d'un des nombreux domaines de l'État dans le Slesvig du Nord avec son cocher venu de Prusse orientale ou son bouvier, peut-être aussi quelque petit fermier; 6° les deux instituteurs de la paroisse; 7° le pasteur qui, ici comme partout, se sent fonctionnaire allemand; cela fait déjà 10 ou 12 voix allemandes sûres; il faut remarquer qu'on a pris là une paroisse où ne se trouvent ni douaniers, ni employés de chemin de fer, ni institutions d'Etat d'aucune sorte ni grande colonisation. Si l'on choisissait comme exemple une de ces paroisses, le nombre des voix allemandes, cela s'entend, serait plus grand, mais pour toutes il en est de même ; les gens qui donnent leur voix au député allemand n'appartiennent vraiment pas à la paroisse, leurs familles n'en étaient pas. Et, même parmi eux, il y a une évolution qu'on ne saurait nier. C'est par vingtaines que l'on compte des paroisses rurales comme celle dont nous venons de parler et dans quelques-unes il arrive que le nombre des voix allemandes aux élections est moindre que le nombre de fonctionnaires allemands. Tel est donc le résultat du travail de germanisation qui a duré un demi-siècle en dépit d'une émigration de 51.000 Danois et Danoises.

Accroissement des voix danoises. — Je vais donner maintenant quelques exemples de la transformation des opinions dans des districts où les Allemands se sont trouvés dans les meilleures conditions pour que

leur nombre pût croître. Voilà par exemple le district de Vojens, croisement de lignes de chemin de fer allant au nord, au sud, à l'est, à l'ouest et au sud-est, station frontière et résidence d'une série d'employés et de fonctionnaires allemands. Aux élections du Reichstag de 1903, il y eut 106 voix danoises contre 197 allemandes, en 1907, 119 danoises contre 109 allemandes, en 1912, 159 danoises contre 103 allemandes et de celles-là neuf dixièmes sont celles de gens dépendant du gouvernement allemand. Ne sont-ce pas des chiffres qui parlent par eux-mêmes?

Skærbæk, croisement de lignes de chemin de fer allant au nord, au sud, à l'est, établissement de grande industrie, centre d'activité du pasteur Jacobsen, ardent germanophile, comptait en 1898, 87 voix danoises et 97 allemandes. En 1903, il y a 123 voix danoises et 101 allemandes, en 1912, 153 voix danoises, 78 allemandes.

A Nörre Vilstrup, il n'y a ni chemin de fer, ni fonctionnaires importants, mais le district a été sous l'influence de pasteurs fortement germanisés et sous celle des frères moraves de Christiansfeldt. En 1907 il s'y trouvait 14 voix danoises et 15 allemandes, en 1912, 25 danoises et 12 allemandes. Toftlund est le point de départ du travail de germanisation dans le centre du Nord-Slesvig; il y a beaucoup de colons, de fonctionnaires, d'employés de chemin de fer, etc. Depuis un demi-siècle il n'y a plus de majorité danoise; mais la transformation dans le sens opposé

s'est opérée de la façon suivante : 1907, 65 voix danoises, 104 voix allemandes, 1912, 104 voix danoises, 101 voix allemandes. Après de tels exemples qui sont pris entre beaucoup, qui pourrait soutenir qu'en Slesvig le danisme ait diminué?

Le tableau est moins brillant à mesure qu'on descend vers le sud dans les arrondissements d'Aabenraa, de Tönder et de Flensborg ou dans les villes. Il est à remarquer qu'en raison de l'émigration, la population rurale n'a pu offrir son contingent à l'accroissement des villes, que le boycottage du commerce et de la main-d'œuvre danoise a rendu les conditions de la vie très défavorables aux Danois, que l'impossibilité presqu'absolue qu'il y a pour eux de profiter de l'enseignement universitaire a ouvert aux Allemands les carrières de médecins, d'avocats, d'instituteurs, etc. qu'enfin le socialisme a surtout fait des progrès dans la population danoise. Et malgré ces conditions défavorables le nombre des électeurs danois a monté en 1912 dans les villes de Flensborg, d'Haderslev, d'Aabenraa, de Sönderborg, de Tönder. A Haderslev, si l'on décompte les fonctionnaires il y a une majorité danoise. Dans les autres villes, Tönder excepté, les Danois joints aux socialistes ont la majorité absolue. Comme exemple du nombre croissant de voix danoises on peut citer la petite ville de Tönder où, il y a quelques années, on ne comptait que 10 à 12 voix danoises tandis qu'en 1912 elles sont montées jusqu'à 80. Dans les bourgs il y a un accrois-

sement proportionnel à celui des villes. Les élections de 1913 au landtag ont montré un progrès marqué du danisme et à Tönder, où la moitié de l'arrondissement, les 11 paroisses de la côte, ont une majorité danoise ferme (100 voix danoises contre 6 allemandes, 200 voix danoises contre 30, et ainsi de suite), il y a un groupe de paroisses de la lande qui montrent une augmentation significative du danisme, par exemple Tinglev où en 1907 il y avait 23 voix danoises, en 1912 49; même la seule paroisse qui en 1864 eût une majorité allemande et qui encore vers 1900 n'avait que 19 voix danoises, en a eu 74 en 1912.

En résumé aux élections au Reichstag de 1912 il y eut dans le Slesvig du Nord 16.559 voix danoises, tandis qu'il n'y en avait eu que 11.616 en 1886.

Le maintien de la langue danoise. — On fera peut-être cette objection que ces chiffres ne répondent pas à une volonté décidée et consciente du peuple, mais sont le fruit de l'agitation qu'on entretient. On peut répondre facilement. *Croit-on qu'il soit possible d'entretenir pendant 50 ans, parmi une population paysanne, une agitation accompagnée d'un progrès marqué si ce progrès n'est pas la manifestation d'un sentiment profond de cette population*? Est-ce uniquement dans les élections que s'exprime la danisme? Considérons seulement les tentatives faites pour anéantir notre langue et la résistance opposée par

notre peuple qui n'a jamais cessé de croire en son bon droit.

L'Ecole est complètement germanisée, tout enseignement privé interdit, mais les écoles supérieures populaires du Danemark sont proportionnellement aussi fréquentées par les Slesvigois que par les autres Danois; les Slesvigois y viennent par centaines.

L'Eglise n'est pas encore complètement germanisée puisqu'il y a encore une série de paroisses où l'on prêche toujours en danois ou alternativement en danois et en allemand; mais une grande partie de la population bâtit ses propres églises, entretient ses propres prêtres et les relations de ces communautés avec la vie religieuse danoise sont étroites et vivantes, comme tous les autres liens d'ordre spirituel avec la patrie.

Le droit de réunion est menacé parce qu'on empêche les auberges et les autres lieux publics d'abriter les assemblées danoises, si peu politiques qu'elles soient. Mais le Slesvig élève, paroisse par paroisse, les « maisons d'assemblée » avec ses propres ressources; elles lui coûtent environ un million de marks.

La presse danoise a été maintes fois condamnée et durement châtiée par le gouvernement et les tribunaux allemands et pourtant elle s'est répandue de plus en plus.

Tout a été mis en action de la part de la Prusse

pour s'assurer la terre, l'achat des domaines, le fermage, les prêts aux cultivateurs dans les conditions que nous avons indiquées, la colonisation, les expulsions. Il n'y a pourtant qu'une très petite partie des propriétés slesvigoises qui aient passé dans les mains allemandes. Même des grandes propriétés auxquelles, du côté allemand, on attachait une importance particulière, il n'y a qu'un sixième qui soit allemandes aujourd'hui et parmi celles-là 34 sont domaines de l'Etat.

La loi communale prussienne a privé la population danoise de sa part dans l'administration municipale. Avec le cens élevé qui favorise les fonctionnaires, les villes, dans l'arrondissement d'Haderslev par exemple, envoient au conseil d'arrondissement 4 membres allemands ou à tendances allemandes, les grands propriétaires (de 30 à 40 parmi lesquels une petite majorité est germanophile) élisent 10 membres allemands, mais les districts ruraux, avec 50.000 habitants environ, élisent 10 membres danois; il y a quelques années ils n'élisaient que 2 membres et 2 membres allemands.

Est-ce que tout cela ne montre pas qu'en 1914 il y avait *un Slesvig danois plus fort et plus conscient que jamais*?

L'orage s'est levé et des nuages sombres se sont étendus sur l'antique terre danoise; la lumière et l'ombre ont passé successivement dans l'âme des Danois du Slesvig. Mais le pays regarde résolument

l'avenir en répétant les paroles de Junggreen (1) dont il comprend la justesse « que la dernière page de l'histoire du Slesvig n'est pas écrite. » Depuis 1864, c'est la troisième génération qni arrive à l'âge d'homme ; elle est née et elle a grandi à l'ombre de l'aigle allemand, mais elle a appris à ne jamais céder. Il n'y a pas de lieu au monde qui renferme autant de souvenirs de luttes, de défaites et de victoires que ce pays, pas de lieu où la parole et la pensée soient aussi danoises, car celui-là seul a un véritable amour de sa langue et de sa patrie, de son peuple et de son foyer qui a voué sa vie à leur défense.

Les générations ont disparu les unes après les autres, mais elles n'ont pas été inactives et de leurs tombes partent des fils invisibles qui s'étendent jusqu'aux landes brunes, jusqu'aux prairies des bords de la Kongeaa, jusqu'aux frontières du Danemark ; si ces liens qui nous attachent par un profond sentiment de reconnaissance et d'amour à ceux qui ont combattu notre combat venaient à se briser, l'âme du Danemark en mourrait.

Le Slesvig pendant la guerre. — On ne peut imaginer un sort plus triste que celui du Slesvig pendant ce temps-ci. Après de longues années de peine, on était devenu plus fort et plus nombreux qu'en aucun

(1) L'un des fondateurs de la *Ligue de la langue* en 1880. Il a été député au Reichstag après Krüger et Ahlmann. Depuis, Gustav Johannsen et Jessen ont successivement représenté les Danois au Reichstag où siège aujourd'hui à leur place M. H. P. Hanssen. (J. C.)

temps. Aujourd'hui il y a 25.000 Danois de moins que dans l'été 1914. Les tombes de beaucoup d'entr'eux sont dispersées dans les plaines de Pologne, dans les prairies des Flandres; la grande douleur s'est ajoutée à la grande injustice. Le *Sonderburger Zeitung* (1) a écrit : « La mort unit, le sang lie; le temps est venu où l'espérance qui a survécu à tout, à l'indifférence du Danemark, aux persécutions allemandes, doit disparaître ». Oui, le sang lie et la mort unit, le sang d'Isted, la mort de Dybböl (2) uniront éternellement le Danemark et le Slesvig. Les plus grands sacrifices ont été faits, les meilleurs d'entre les Slesvigois sont tombés au cœur de la lutte, Hans Krüger et Junggreen, Gustav Johannsen et Jessen, et aujourd'hui c'est la nouvelle jeunesse, la meilleure, la génération sur laquelle se fondaient toutes les espérances qui est fauchée. Aujourd'hui l'hiver règne là-bas, aú delà des frontières, mais une chose permet de supporter le froid de l'hiver, c'est l'attente du printemps. Le sol verdira un jour sur les tombes. Puissent les roses les plus rouges et les lys les plus blancs (3) les couvrir de leur ombre !

(1) Journal allemand de Sönderborg.

(2) Isted, bataille gagnée le 25 juillet 1850 par le Danemark sur les révoltés Schleswig-holsteinois soutenus par la Prusse. Dybböl, Düppel en allemand, ouvrage fortifié situé à l'est de Flensborg, pris par l'armée prussienne le 14 avril 1864 après une longue et courageuse résistance; ce fut la bataille décisive de la guerre des duchés qui assura la victoire de la Prusse et de l'Autriche. (J. G.)

(3) Le rouge et le blanc sont les couleurs du Danebrog, le drapeau danois.

BIBLIOGRAPHIE

Nous croyons utile de donner une courte bibliographie de la question du Slesvig. Citons avant tout :

Le Manuel historique de la question du Slesvig, publié sous la direction de Franz de Jessen par les *Associations slesvigoises réunies*, en français, Copenhague, 1906, et la suite de cet ouvrage :

Le Slesvig du Nord, 1906-1914, édité par les mêmes associations, Copenhague 1915 (en dépôt chez Le Soudier).

Pour tout le côté historique et diplomatique de l'affaire des duchés, on peut consulter l'exposé remarquable fait par M. de la Gorce dans son :

Histoire du Second Empire, (Plon-Nourrit) tome IV, livre XXVIII,

et aussi celui très complet de M. Paul Matter dans :

Bismarck et son temps (Alcan), tome II, chapitre IV.

Il faut lire également les articles de M. A. Geffroy dans *La Revue des Deux Mondes*, et spécialement celui du 1er juin 1864 : *La conférence de Londres et les intérêts européens dans la question dano-alle-*

mande où est traité, au milieu même du conflit, le problème des limites.

Au point de vue juridique nous mentionnerons une thèse soutenue à la Faculté de Droit de Paris en 1909 :

La Question du Slesvig-Holstein, par Louis Gasselin, Paris, Rousseau, qui contient une bibliographie très complète.

Pour la résistance à la germanisation, on trouvera les informations les plus sûres et les plus précises dans :

Norslesvig 1864-1909, par M. Mackeprang, Copenhague, 1910, en danois.

Il existe une traduction allemande de ce livre :

Nord-Slesvig, Iena, F. Diedrichs, 1912.

Trœk af Danskhendes historie : *Sönderjylland* par H. Rosendal, deux volumes, Copenhague, 1911-1912, retrace à grands traits l'histoire du Slesvig avant et après 1864.

Dans le volume, *la Scandinavie, le Nationalisme Scandinave*, par Jacques de Coussange, Plon-Nourrit, 1914, un chapitre consacré au Slesvig donne les antécédents et l'état de la question au moment de la guerre ; une grande partie de cette étude avait été publiée sous ce titre *La résistance du Slesvig à la germanisation* dans *la Revue de Paris*, le 15 août 1912.

Depuis la guerre, il a paru en France :

Le Danemark, la France et la question du Slesvig,

conférence faite au *Foyer*, par Fr. de Jessen, Plon-Nourrit, 1915.

Le Slesvig, par Paul Verrier, Paris, Alcan, 1917.

La Revue des Etudes Napoléoniennes, mai-juin 1916, il a publié un résumé de la question émanant des *Associations Slesvigoises réunies* qui a été reproduit dans la *Revue Michelet*, août-septembre 1916.

En Suisse :

Le Slesvig danois de 1864 à 1916, par Th.-C. Buyse. *Bibliothèque universelle* et *Revue Suisse*, juin, juillet, août 1917).

En Angleterre :

The problem of danish-Slesvig, a question for the british Empire, Oxford University Press. 1916. (On peut se procurer le volume chez Le Soudier).

En Suède :

Tyskland och Sönderjylland, par Werner Nilsson.

Parmi les livres danois parus depuis la guerre, nous citerons :

Sönderjylland, en Kort historisk Oversigt. (Le Jutland méridional, court aperçu historique) par le recteur H. P. Hansen, Copenhague, 1916.

Baandene binder (Les liens indestructibles), par J. C. Möller, Copenhague, 1916, qui sont traduits dans ce volume.

Tusind Aars Grœnsevagt (Mille ans de sentinelle à la frontière), par Vilh. la Cour, Copenhague, 1916.

Kampen om Sönderjylland. (La lutte pour le Jutland méridional) 1850, 3e volume, par N. P. Jensen, Copenhague, 1916.

Sönderjylland under Verdenskrigen. (Le Jutland méridional pendant la guerre), par Vilh. la Cour, Copenhague, 1916.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Dessaint et Cie.